

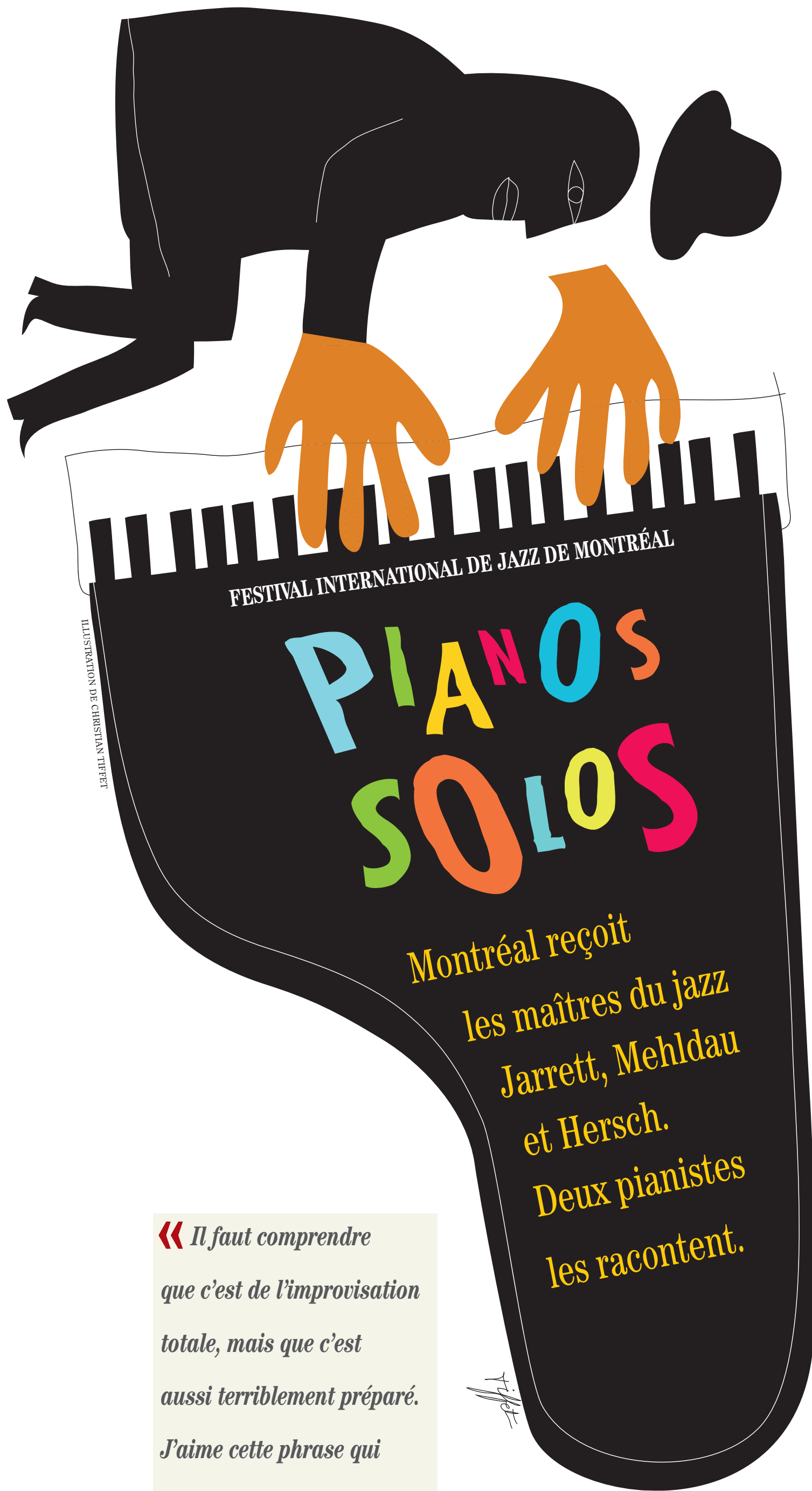
De la **télé** estivale pour ne pas débronzer idiot  
Page E 3



Prendre le large avec **Roxanne Bouchard**  
Page E 9

# Culture & Livres

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 21 ET DIMANCHE 22 JUIN 2014



« Il faut comprendre que c'est de l'improvisation totale, mais que c'est aussi terriblement préparé. J'aime cette phrase qui dit que l'improvisation ne s'improvise pas. »

Baptiste Trotignon



SOURCE FIJM

Keith Jarrett



MICHAEL WILSON

Brad Mehldau

Le Festival international de jazz de Montréal (FIJM) débute jeudi dans son habituelle démesure, avec quelque 550 spectacles et 345 artistes. Du lot ressort cette année une présence pianistique de tout premier plan, dont Keith Jarrett, Brad Mehldau et Fred Hersch. Trois maîtres du piano jazz. Et deux pianistes — Baptiste Trotignon et Julie Lamontagne — pour en parler. Regards croisés.

GUILLAUME BOURGAULT-CÔTÉ

Ce sont chacun à leur façon des géants du genre. Jazzmen nourris de musique classique. Virtuoses rythmiques, équilibrés harmoniques, improvisateurs de génie. Pianistes d'entre les pianistes. Jarrett, Mehldau et Hersch dans la même semaine à Montréal: rare. Et précieux.

En fait, l'édition 2014 du FIJM regorge de pianistes d'exception: Marc Copland, Tigran Hamasyan, Tord Gustavsen, Baptiste Trotignon, et les Québécois Matt Herskowitz, François Bourassa et Alain Lefèvre (ce dernier dans un hommage à Gershwin). Gros piano en vue.

Mais Jarrett, Mehldau et Hersch? Une classe à part. Quand on l'a invité à parler de ces trois pianistes, Trotignon s'est prêté au jeu avec une humilité complète. Parce que son verdict est simple: «Ce sont des maîtres.» Qu'il respecte tous profondément.

La légende Jarrett

D'abord Keith Jarrett, pour la première fois en solo à Montréal depuis 1990. Sa légende n'est plus à faire, enrichie sans cesse depuis la parution du fameux *Köln Concert* en 1975 (l'album jazz solo le plus vendu de l'histoire, dit-on). «C'est un des plus grands improvisateurs vivants, estime Trotignon. En solo, il est toujours dans cet état de recherche un peu juvénile qu'il avait à ses débuts. Qu'il s'agisse de choses virtuoses et athlétiques ou de choses très épurées et brillantes, il a une palette très large en piano solo, une capacité de se remettre en question en permanence qui est admirable.»

La pianiste québécoise Julie Lamontagne est d'accord avec lui. «Quand j'ai réalisé qu'il improvisait, quand j'ai remarqué sa manière de soutenir le rythme, l'articulation de ses phrases, j'ai trouvé ça... phéno-

ménal. Et encore plus quand j'ai essayé de repiquer certains morceaux pour comprendre qu'il n'a aucune limite en dextérité rythmique.»

«La plupart des pianistes jazz le considèrent comme l'un des plus grands musiciens solos de l'histoire, indique le professeur britannique Peter Elsdon, auteur de plusieurs travaux sur l'art solo de Jarrett. Quand il a commencé à jouer en solo, en même temps que des gens comme Chick Corea ou Paul Bley, ce fut marquant pour démontrer que le piano solo est un véhicule d'expression viable en jazz.»

Depuis plus de 40 ans qu'il pratique le concert solo (son premier album du genre, *Facing You*, remonte à 1972), Keith Jarrett a grandement peaufiné son jeu, remarque aussi Elsdon. «Il y a eu un changement à la fin des années 80, alors que son jeu est devenu plus austère et plus contrôlé, avec des pièces plus courtes aussi. Il y a toujours de grands moments d'abandon et de joie, mais il y a aussi quelque chose de différent, un contrôle et une discipline plus profonds qui s'ouvrent peu à peu [durant les concerts].»

Le pianiste américain est réputé pour improviser des concerts entiers. «Il faut comprendre que c'est de l'improvisation totale, mais que c'est aussi terriblement préparé, nuance Baptiste Trotignon. J'aime cette phrase qui dit que l'improvisation ne s'improvise pas. Quand il commence un concert, Jarrett ne sait pas le thème qu'il va jouer. Mais pour que ça marche, cette technique et cette démarche, ça suppose un savoir-faire, une science, un travail et une recherche artistique en profondeur. Les gens aiment l'idée d'un show sans fillet, mais ce ne serait pas possible sans cette rigueur.»

VOIR PAGE E 2: PIANOS

## CULTURE

## De la nostalgie à la lune



ODILE TREMBLAY

Cette semaine, au Théâtre Saint-Denis, à la première du *one man show* d'un doux dingue aux yeux bleus, j'ai songé à quel point bien des gens pourraient envier Pierre Richard, invité-vedette du festival Juste pour rire, de pouvoir se raconter en citant à témoin des extraits de films-cultes. Remontant le cours de sa vie audiovisuelle, le commun des mortels doit forcer amis et famille en roupillon à s'enfiler un montage de vidéo maison. Rien de moins chic. Mieux vaut se répandre sur Facebook à ce compte-là. Ou attendre que d'autres fassent la besogne à ses propres funérailles.

Alors qu'exhiber une version rajeunie de soi-même en grand blond éberlué aux côtés de Mireille Darc dans sa robe échantonnée jusqu'aux fesses, voilà qui parle haut et mérite sans doute un show.

Pierre Richard, espèce hybride entre chèvre et jouet, est une institution qui pourrait se passer de s'appuyer sur la gloire de ses partenaires. Mais en ces temps de pipolisation, lancer en passant : « *Depardieu me disait...* » pose son homme, même si Depardieu était saoul comme une bourrique en tenant le propos en question. Surtout s'il l'était, au fait, et poussait devant la caméra une porte tournante à 365 degrés pour aboutir au point de départ, comme dans un film de Charlot.

Pierre Richard embrasse le genre à corps perdu. On pardonne beaucoup aux innocents, même si c'est leur personnage qui l'est. Même si le



ARCHIVES AGENCE FRANCE-PRESSE

Gérard Depardieu et Pierre Richard dans une scène du film *La chèvre*, produit en 1981.

show s'offre une mise en scène poussive, même si le petit écran derrière tient du timbre-poste. Entre livres, malle d'antan et autres objets témoins d'un hier meilleur, place à la rencontre inégale de la pa-

**Aujourd'hui, le grand blond est devenu un grand blanc, pas toujours rasé, angoissé par le temps qui passe**

chouette, l'interprète du *Dis-trait*, avec ses yeux de marin, son profil lunaire et ses faux pas bientôt enfargés dans les lacets de sa chaussure noire.

Le Québec a ses comiques à perte de vue. Ça n'empêche pas la tendresse pour ceux des autres. Surtout quand leurs films ont fait rigoler l'en-

role, de l'écran et des années envolées. « *Faut pas abuser de la nostalgie*, chantait Ferré. *C'est comme l'opium, ça intoxique.* » Il abuse. Et l'originalité semble aux abois. Mais on l'aime bien.

Vrai, on l'a toujours trouvé

bliques, les comédies françaises frappaient fort au Québec. Si! Si! Fidèle à ses anciennes amours, le public. D'où l'accueil chaleureux à un show qui mériterait d'être dynamisé par des metteurs en scène et techniciens québécois. Allons-y d'un coup de pommade: côté présentation, on est bons chez nous. Parfois les spectacles français semblent extirpés de la vieille malle posée sur scène près de Pierre Richard. On dit ça comme ça, sans vouloir offusquer l'orgueil gaulois. Côté contenu, on leur accorde en général plus de répondeur qu'à nos comiques maison. Mais l'emballage...

#### Le temps qui passe

Après ses *Détournements de mémoire* et *Franchise postale*, vu aussi au festival Juste pour rire, voici donc ce *Pierre Richard III*, dernier volet de sa trilogie, consacré aux années cinéma. Joignant le geste à la parole, sur l'écran, le frisé de la République s'étale après chute ou se fait malmener par Gérard Depardieu et autres joyeux compères des comédies de Francis Weber, de Gérard Oury, de Claude Zidi, etc. Ses anecdotes font souvent rigoler. Par ici, la maladresse d'Oury, « *son pépin quotidien* », les beuveries de Depardieu, les coups pendables de Jean Carmet!

Aujourd'hui, le grand blond est devenu un grand blanc, pas toujours rasé, angoissé par le temps qui passe, sujet de digressions et prologue à ses confidences de « *vieux monsieur blanchi en voyage dans ses films* ».

« *Les années qui passent sont des sables mouvants, soupire-t-il. Plus on se débat, plus on s'enfoncé.* » Il ajoutera: « *L'enfance et le temps qui passe ne se mélangent pas* », avant évidemment de nous parler des éternels enfants croisés sur sa route.

Car enfance et temps se mélangent, tout compte fait, dans le sang des vieux acteurs et metteurs en scène. Et de rendre hommage à un cinéaste au fond gamin qui l'a presque mis au monde: Yves Robert, celui d'*Alexandre le bienheureux* (où Pierre Richard tient un petit rôle) et du *Grand blond avec une chaussure noire*, en le poussant à écrire. Quand Pierre Richard réalisa lui-même *Le dis-trait* en 1970, il traçait les contours de son personnage de gaffeur, vite consacré.

On savoure ses propos sur la télévision: « *La dernière fois que j'ai allumé la télé, j'ai eu un choc frontal avec la connerie. Avec la télévision, au risque d'attraper des certitudes.* » Tiens! Ça ressemble à une pirouette de notre Sol national, alias Marc Favreau. La poésie absurde, on apprécie, venue de France ou bien d'ici. C'est en jouant au guignol philosophe qu'il nous charme le plus, ce Pierre Richard qu'on aime encore. Allez! Promis! En lui souhaitant de dépasser le souvenir pour mieux viser la lune, au prochain rendez-vous.

otremblay@ledevoir.com

Cette chronique fait relâche durant cinq semaines, car ce sont les vacances. A bientôt.

## Cirque en fête(s)

2014 marque des anniversaires importants pour les arts circassiens au Québec. Retour sur un jeune milieu en pleine croissance.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Le festival Montréal Complètement cirque s'apprête à souffler cinq bougies. Fief des arts circassiens, la Tohu célèbre pour sa part ses dix ans. Quant au Cirque du Soleil, précurseur dans le domaine, il passe le cap des 30 ans. Une grosse année, en somme, et l'occasion idéale de revenir sur le chemin parcouru.

« *En 1999, on a mis sur pied l'organisme la Cité des arts du cirque avec En Piste, l'École nationale de cirque et le Cirque du Soleil. Le but était de créer une espèce de synergie; un catalyseur pour les arts du cirque québécois*, rappelle Stéphane Lavoie, directeur général de la Tohu, fondée en 2004. En 2014, on se rend compte que c'est ce qui s'est passé. En même temps, j'ai l'impression que l'effervescence commence à peine, car les arts du cirque sont en pleine croissance au Québec.

À la Tohu, on soutient de plus en plus de résidences de création et de recherche. On développe de plus en plus de partenariats avec de nouveaux spectacles, de nouvelles compagnies.

Son de cloche similaire à Montréal Complètement cirque, une « *créature* » de la Tohu. « *Le public a embarqué tout de suite, sans doute parce qu'on arrivait avec une proposition inédite*, note la directrice de l'événement, Nadine Marchand. *On s'est posé comme le chaînon manquant entre des compagnies comme le Cirque du Soleil, Éloïze, Les 7 doigts de la main, l'École nationale de cirque — l'une des meilleures au monde — et la Tohu, un lieu unique de diffusion. Montréal Complètement cirque est venu cristalliser tout ça au moyen d'un rendez-vous estival dont la crédibilité a vite été établie à l'international. Désormais, on n'a plus vraiment à solliciter les troupes étrangères: ce sont elles qui manifestent leur désir de venir se produire ici.* »

« *Montréal Complètement cirque a accéléré la croissance des arts du cirque au Québec de manière significative* », confirme Stéphane Lavoie.

#### De vision et de fierté

Mais il y a plus. En effet, le cirque n'est que l'une des trois raisons d'être de la Tohu, première salle de spectacles circulaire dédiée aux arts du cirque en Amérique du Nord. Sa seconde raison d'être, c'est l'environnement.

« *Les installations sont certifiées LEED or Canada. On a des bassins de rétention d'eau, des toits verts, un élevage*

d'abeilles. On est situés au cœur d'un futur parc de 2km<sup>2</sup>. »

La troisième raison d'être de la Tohu réside dans son engagement social. Ainsi, c'est à dessein que l'organisme choisit autrefois de s'installer dans le quartier Saint-Michel. « *C'est l'un des quartiers les plus défavorisés du pays, et l'un des mandats qu'on s'est donnés, c'est de contribuer à l'amélioration de la qualité de vie des gens du secteur, notamment par une politique d'embauche locale et un programme d'intégration socio-professionnelle. On voit à travers différents sondages qu'on est sur une bonne lancée.* »

« *Saint-Michel est un quartier très riche*, poursuit Stéphane Lavoie. *Soixante-deux communautés culturelles s'y côtoient. Un projet comme la Falla, ou trois jours de festivités inspirées de la tradition carnavalesque européenne, permet la rencontre entre des citoyens qui en sont issus et des artistes professionnels à l'occasion de la fabrication d'une immense sculpture de bois et de papier. Une fois celle-ci terminée, on la brûle. L'idée, en la regardant disparaître, c'est de se dire qu'on est parvenus à faire ça, ensemble, et que, par conséquent, on peut y arriver de nouveau, et en mieux. On travaille sur le "wow!", sur l'éphémère, sur l'estime de soi; ça découle d'une démarche positive.* »

À la Tohu, on croit fermement que la culture renforce les sentiments de fierté et d'appartenance

terminée, on la brûle. L'idée, en la regardant disparaître, c'est de se dire qu'on est parvenus à faire ça, ensemble, et que, par conséquent, on peut y arriver de nouveau, et en mieux. On travaille sur le "wow!", sur l'éphémère, sur l'estime de soi; ça découle d'une démarche positive.

À la Tohu, on croit fermement que la culture renforce les sentiments de fierté et d'appartenance. « *C'est dans cet esprit-là qu'on aborde notre travail de revitalisation du quartier. La Falla, c'est ça. C'est l'une de nos initiatives les moins connues, et c'est pourtant l'une des plus belles.* » C'est aussi celle dont Stéphane Lavoie avoue être le plus fier.

#### De croissance et de passion

Voilà pour le passé et le présent. Et l'avenir? Tant à la Tohu que chez Montréal Complètement cirque, on se dit désireux de développer davantage le public. En cela, les statistiques leur donnent raison de se montrer confiants. De fait, en 2013, Montréal Complètement cirque a connu une hausse d'achalandage de l'ordre de 40%.

« *D'une édition à l'autre, on vit une belle frénésie*, assure Nadine Marchand. *Le vertige des débuts a cédé la place à l'expérience, mais la passion, elle, est restée la même.* »

Et du côté de la Tohu? « *Après dix ans, on se rend surtout compte qu'on n'est encore qu'au commencement d'un projet qui n'a pas fini de grandir* », conclut Stéphane Lavoie.

Le Devoir



TIM HUSSIN

La Falla de la Tohu est une série de festivités qui permettent la rencontre de communautés culturelles et d'artistes.

#### La famille de la Tohu ouvre ses portes

Pour marquer le coup de ses 30 ans, le Cirque du Soleil convie le public à une journée portes ouvertes ce samedi à la Tohu. Ce sera l'occasion de se rendre dans les coulisses et d'y apprécier, de visu, le travail des

artistes de l'ombre qui sont les créateurs de costumes, les scénographes, les techniciens qui rendent possibles une foule d'acrobaties, etc. La Tohu et l'École nationale de cirque feront de même. [tohu.ca](http://tohu.ca)

Hydro Québec présente

LA MUSIQUE DES GRANDS ESPACES

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU

**DOMAINE FORGET**

21 JUIN AU 24 AOÛT 2014



Stefan Schilli

VENDREDI 27 JUIN 20 H  
LES BOIS VIRTUOSES!

M.A Benny, S. Hoepfner, flûtes  
N. Forget, S. Schilli, hautbois  
G. Núñez, R. Gagnon, bassons  
D. Pépin, O. Hébert-Bouchard, piano  
R. Sigmund, clavecin

Oeuvres de C.P.E. Bach, Fasch, Saint-Saëns, Jolivet, Kulesha et Caplet



Lee Ritenour

SAMEDI 28 JUIN 20 H  
LES SOIRÉES JAZZ

Lee Ritenour, guitare  
Patrice Rushen, voix et piano  
Ben Shepherd, basse  
Westley Ritenour, batterie

Seul concert au Québec!

LES BRUNCHES-MUSIQUE



Tous les dimanches de l'été! Du 8 juin au 31 août  
10 h 30 à 12 h : 1<sup>er</sup> service | 12 h 30 à 14 h : 2<sup>e</sup> service

Détails sur [domaineforget.com](http://domaineforget.com)  
418.452.3535 | 1 888.DFORGET (336.7438)

Suivez-nous sur [Twitter](#) [Facebook](#) [LinkedIn](#)

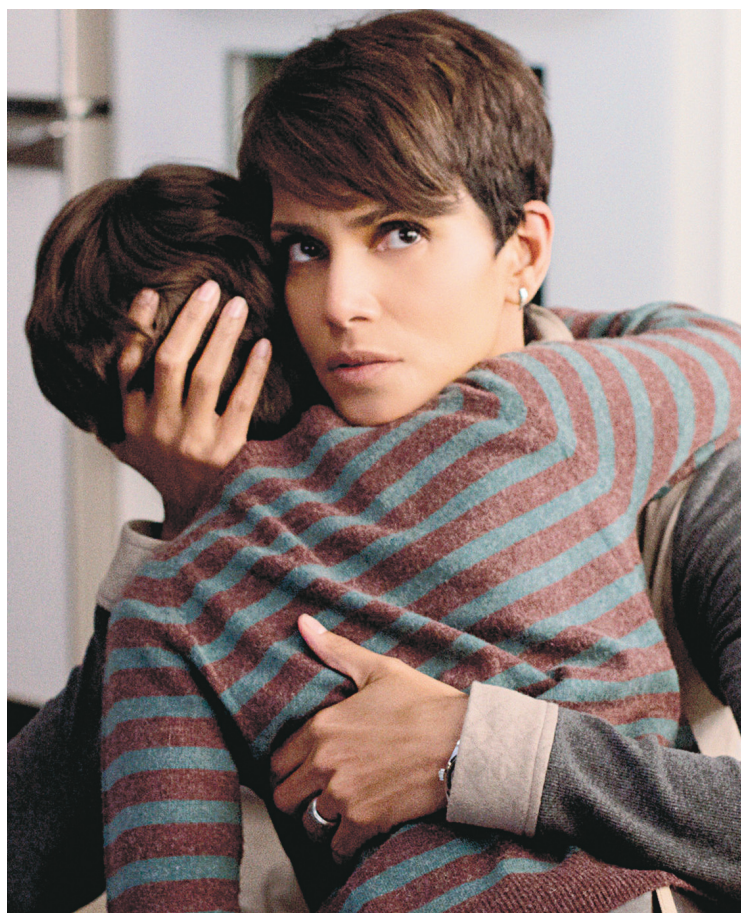


# CULTURE » TÉLÉVISION



HBO

*The Leftovers* appartient au genre postapocalyptique.



CBC

Halle Berry est en vedette dans la série *Extant*.



ROGERS MEDIA

*The Strain* est une histoire de vampires.

## L'écran chaud

De la télé estivale pour ne pas débronzer idiot

STÉPHANE  
BAILLARGEON

ICI et là, la télé d'été se complait souvent dans la trivialité, la légèreté, pour ne pas dire la médiocrité et l'insignifiance. Pourquoi pas? Ça se défend. La saison sert à se reposer, alors aussi bien s'amuser et déconnecter, quitte à ramollir du cerveau.

En même temps, pourquoi rire idiot ou se divertir bêtement peu importe la saison? Des chaînes complètes continuent d'offrir du mieux et du meilleur. Télé-Québec, Explora et Artv, pour ne nommer que celles-là, ne rabaisent pas les exigences estivales de leurs programmations, sans toutefois ajouter du nouveau. En gros, elles voguent sur leur erre d'aller en attendant septembre pour remettre les gaz.

Les Américains, qui l'ont, l'affaire, comme le dit M. Gratton, ont compris depuis longtemps l'intérêt de ne pas transformer la belle saison en morte-saison. Voici donc ce que semblent promettre de mieux pour les prochaines semaines les écrans *made in USA*, et qui devrait remonter assez vite jusqu'ici en traduction ou en source d'inspiration dans les prochaines années.

**The Leftovers (29 juin, HBO).** La série arrive estampillée «possible grand cru» à cause de son idéateur, Damon Lindelof, celui-là même qui a déjà donné *Lost*, un des sommets télévisuels de ce début de siècle marqué par les attentats du 11-Septembre. La nouvelle production appartient au genre postapocalyptique, de plus en plus à la mode dans un monde de plus en plus conscient de sa finitude.

Comme les civilisations, les planètes aussi sont mortelles. Cette fois, en s'inspirant du roman éponyme de Tom Perrotta, il est question des conséquences sur une ville de banlieue de mystérieuses disparitions touchant un petit pourcentage de la population. En gros, le canevas inverse celui de la série française *Les revenants*. Les informations coulées depuis quelques semaines laissent entrevoir beaucoup de scènes inquiétantes (pour ne pas dire d'horreur), des jurons et du sexe, comme le veut maintenant la règle à HBO.

**Extant (CBS et Global, 9 juillet).** Halle Berry joue une astronaute partie seule en mission dans l'espace pendant treize mois et revenue sur la Terre enceinte. Cette prémisse seule fait trépanner d'envie. A-t-elle été inséminée par une entité extraterrestre et, dans ce cas, sa progéniture est-elle menaçante ou porteuse d'espoir? La cosmonaute s'est-elle tout simplement inséminée artificiellement elle-même? Pour en rajouter, son mari a profité de son absence pour se procurer un enfant-robot qui ne cesse de répéter que la fin du monde approche. Le canevas de base



SHOWTIME

*Master of Sex* romantise la vie des pionniers des recherches sur la sexualité à la fin des années 1950 aux États-Unis.

fait pêle-mêle penser au Nouveau Testament, au classique *Rosemary's Baby*, qui vient de connaître une adaptation en minisérie diffusée sur NBC, et au thriller de science-fiction *The Astronaut's Wife* (1999).

**The Strain (FX, 13 juillet).** Le réalisateur Guillermo del Toro mène la charge avec le comédien Corey Stoll dans cette production de science-fiction autour d'une mysté-

rieuse maladie contagieuse qu'une équipe de policiers et de médecins tente de contenir à New York. Eh oui, il s'agit encore une fois d'une histoire de vampires, mais sans les références sexuelles adolescentes à l'échange de fluide corporel. Les bandes-annonces laissent déjà deviner le show le plus inquiétant de l'été. Fait à noter, tous les épisodes ont été tournés à To-

ronto, métropole canadienne dont Peter Ustinov disait qu'elle ressemble à New York administrée par des Suisses.

**Master of Sex (Showtime, 13 juillet).** La première saison a déjà créé un très agréable besoin d'y revenir, de semaine en semaine. La série romantise la vie du docteur Master et de son assistante M<sup>lle</sup> Johnson, pionniers des recherches sur la sexualité à la fin des années 1950, dans une Amérique réputée puritaine. Impossible de s'y frotter et de regarder le temps coïncé de nos mères et de nos grands-mères de la même manière, promis.

**Manhattan (WNG America, 27 juillet).** La scène se déroule dans un petit village de New Mexico en 1943. Des scientifiques et leurs familles sont rassemblés là pour préparer en secret la conception et la fabrication de la première bombe atomique. Le titre comme ces balises font évidemment référence au vrai de vrai projet Manhattan développé pendant la Deuxième Guerre mondiale et qui a mené aux destructions d'Hiroshima et de Nagasaki en août 1945. Le huis clos fictionnel de savants surdoués sur fond de chasse aux espions permet d'envisager d'innombrables situations dramatiques.

**The Killing (Netflix, 1<sup>er</sup> août).** La production danoise adaptée par AMC a connu un beau succès d'estime et d'assez bons résultats aux cotes d'écoute. Le *pure player* Netflix reprend le flambeau pour boucler la boucle au très grand plaisir et avec les remerciements des admirateurs. Il n'y aura que six épisodes avec les deux mêmes enquêteurs drôlement assortis, une neurosthénique et un ex-camé incarnés par Mirielle Enos et Joel Kinnaman.

**The Knick (Cinemax, 8 août).** Le réalisateur Steven Soderbergh dirige le Britannique Clive Owen (*Closer*, *Children of Men*) qui incarne le Dr John W. Thackery, médecin avant-gardiste d'un hôpital new-yorkais au début du XX<sup>e</sup> siècle. Bref, il s'agit d'un autre drame médical, mais sur des bases totalement originales.

**The Quest (31 juillet, ABC).** Un des producteurs de la trilogie *Lord of The Rings* prend les jeux de rôles au sérieux en proposant de plonger des participants d'une télé-réalité dans un univers cryptomédiéval, enfin, dans une sorte de Terre du Milieu, où s'affrontent des humains et des orques. Faut-il vraiment continuer?

Les deux armées de bêtes et d'hommes vont s'opposer dans des décors de carton-pâte. La production annonce l'entrée de la télé-réalité dans une autre dimension où il ne s'agira plus d'imiter le réel extrême, par exemple en transformant les participants d'une émission en simili Robin Crusoe, mais bel et bien d'imiter la fiction. Cela dit, *8 Quest* sera peut-être aussi insignifiante et inutile que bien d'autres émissions de cet été 2014.

En vente dans toutes les librairies, sauf Renaud-Bray.



### Noir désir

Vous voulez voir ou revoir *Les jeunes loups*? Tant pis pour vous. La nouvelle production de l'auteur Réjean Tremblay a obtenu un intrigant succès populaire à TVA l'hiver dernier, mais aucune nomination aux prix Gémeaux dévoilés cette semaine. Rien. Même pas une mention comme possible meilleure comédie... Le feuilleton campé dans le monde des médias en mutation («*La game a changé*») a fait la barbe aux cotes d'écoute de *Série noire*, production de Radio-Canada diffusée à la même heure, les lundis soir d'hiver. La relative piètre performance populaire fait hésiter la direction du diffuseur d'État quant à une suite. Le sort de la fiction sera fixé dans les prochains jours. Reste au moins la première mouture, la plus sélectionnée de la course aux récompenses de l'Académie du cinéma et de la télévision de cette année avec pas moins de seize citations. Faut-il vraiment rappeler de quoi il s'agit? C'est l'histoire de Denis et Patrick, deux scénaristes peu doués, en panne d'inspiration, qui doivent pourtant se résoudre à écrire la deuxième saison de *La loi de la justice*, leur première télésérie assez populaire mais matraquée par la critique pour ses invraisemblances et ses clichés. Dans l'espoir de sauver ce qui leur reste de réputation auprès de leurs proches et de se satisfaire un peu eux-mêmes, les deux aventuriers du clavier décident de plonger dans la vraie de vraie vie pour y trouver soufflé et crédibilité. La mise en abîme engendre évidemment mille et une péripéties. Souvent, tout le temps, la réalité double la fiction et vice versa. *Série noire* est maintenant disponible en DVD pour 30\$.



Le guitariste et mandoliniste Kevin Breit est un alchimiste des notes qui font le folk-country-blues-americana.

## Kevin Breit, l'artiste des joies diverses

SERGE TRUFFAUT

La musique, zizique, n'y échappe pas. Elle est comme les ailleurs et le grand partout où le bipède s'agite. Mais encore? En musique, il y a le bon, la brute et le truand. Et, on vous le donne en mille, l'identité du bon est la suivante: Kevin Breit, guitariste, mandoliniste, éclairagiste sonore du quotidien, à qui reviendra le devoir, comme dans «Fais ce que dois», d'inaugurer le Festival de jazz dans sa version Upstairs. On insiste: le 26 juin, Kevin Breit & da da-da-da vont réveiller et polir les neurones de la joie à l'Upstairs. «Eau» que oui... de la joie! Qui plus est la plébéienne.

Bon. Quand on avance qu'il est le bon de la trioka des sons qui fleurissent dans le champ des coquelicots ou qui font écho au rythme du train-train qui passe au loin comme au proche, on ne dit pas les choses avec exactitude. Car l'ami Breit, pour dire les choses au ras des pâquerettes comme du bitume, est un grand, un immense artiste. Car (bis) il est l'alchimiste des notes qui font le folk-country-blues-americana, le tout agrémenté ici et là de biais musicaux identifiés, c'est très sérieux, aux chansons italiennes.

En tout cas, lorsqu'on a entendu pour la première fois Kevin Breit & The Upper York Mandolin Orchestra — titre? *Fied Recording* —, on s'est ému, enthousiasmé à puissance mille. Dans le genre joie, empathie, fraîcheur musicale, bonne humeur, le tout augmenté d'un incroyable éventail pour la curiosité, celle qui habite Kevin, pour les horizons divers, cet album est un chef-d'œuvre. Un pur chef-d'œuvre.

Tout logiquement, on a voulu avoir un brin de cassettes avec lui. Signe qui ne trompe pas, ou plus exactement qui est au diapason du bonhomme et de ses musiques, on l'a joint dans un hôtel baptisé... La joie de vivre. Où donc? A Oakland, lieu de naissance de Jack London et des Black Panthers.

Il était là parce qu'il «accompagne Cassandra Wilson. Elle a voulu réunir les musiciens avec lesquels elle avait joué il y a une vingtaine d'années». Oh-oh! Mais votre album... «J'ai des goûts très divers. J'écoute autant John Prine que Bob Dylan ou John Coltrane.»

Mais votre disque... «*Quand Harry [Manx] et moi enregistrons ensemble, ce qu'il y a de fantastique c'est que nous composons sur place. Nous improvisons. Harry est un vrai gentleman, un chic type...*» Oui! On le sait. Mais votre CD... «*Bon... euh! C'est moi qui joue tous les instruments.*» Whoow... Êtes-vous en train de m' dire que vous jouez des 13 mandolines et de la contrebasse? «*Oui, les noms qui sont sur la pochette sont en fait des caractères que j'ai créés et que j'ai laissés évoluer.*»

Et les chansons? «*J'ai voulu écrire des choses simples. Vous savez, j'ai grandi à Sudbury. Et quand j'étais jeune, la plus grande attraction, c'était le train qui passe. On l'entendait de loin.*» Mettons qu'on comprend mieux pourquoi vous avez écrit que, lorsque Big Bill Bronzy est mort, «*le monde est devenu froid.*»

Bon. En plus d'être bon, très bon, Kevin Breit — «et ses 13 mandolinistes» — s'avère l'éclaircisseur des musiques qui sèment la Joie, celle avec le J majuscule. Car Kevin Breit est un artiste majuscule.

Le 26 à l'Upstairs avec David Drenzon à la batterie et Colin Touch au tuba. Tel.: 514-931-6808.

Snif, snif, snif... Horace Silver est mort. Grand pianiste, grand compositeur, grand monsieur, Silver est l'homme qui a FAIT le son Blue Note, pour ne pas dire qui a FAIT l'esthétique dite hard-bop. L'homme qui a FAIT les carrières de Hank Mobley, de Bobby Timmons, de Blue Mitchell, de Junior Cook, de Joe Henderson, de Bill Hardman et de bien d'autres.

L'homme qui, ayant FAIT avec Art Blakey la coopérative baptisée The Jazz Messengers, a rappelé une chose essentielle dans les années 50 et qui l'est toujours: aux fondements du jazz se côtoient le sacré et le profane. Mais encore? Le gospel et le blues.

De l'âge d'or du jazz, Horace Silver aura été l'architecte du renouveau du be-bop. Il a été et reste à jamais un artiste «hénaurme»

Le Devoir

**D** Écouter: *King Kong Strut* par Kevin Breit & The Upper York Mandolin Orchestra. [ledevoir.com/culture/musique](http://ledevoir.com/culture/musique)

Quelques places disponibles!

3 août – JOLIETTE - concert tout Brahms Deutsche Kammerphilharmonie Bremen

17 août – OTTAWA  
L'exposition *Gustave Doré* au musée  
Collection de ruines de Mackenzie-King

27 août – QUÉBEC – exposition au musée  
*Morrice et Lyman en compagnie de Matisse*



[www.lesbeauxdetours.com](http://www.lesbeauxdetours.com)

514-352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont  
Titulaire d'un permis du Québec

CLASSIQUE

## Bouquet varié sur écrin champêtre

La chanteuse Marie-Nicole Lemieux donnera samedi le coup d'envoi du Festival du Domaine Forget avec un concert baroque

CHRISTOPHE HUSS

C'est l'ambassadrice du Festival du Domaine Forget, Marie-Nicole Lemieux, qui lancera l'édition 2014 avec un concert baroque, ce samedi, et un après-midi de dimanche en forme de bouquet varié.

Marie-Nicole Lemieux nous revient de Paris, où elle a chanté pour la première fois *Tancredi* de Rossini, une production montée pour elle par le Théâtre des Champs-Élysées, et s'apprête à partir pour Salzbourg, pour sa prise de rôle d'Azucena dans *Le troubadour* de Verdi, aux côtés d'Anna Netrebko (Leonora), Plácido Domingo (Luna) et Francesco Meli (Manrico). Cela ne fait pas de mal de rappeler de temps en temps quelle est l'ampleur de la carrière de ce joyau vocal national.

Sans Bernard Labadie...

L'ouverture du festival, ce samedi, avec Marie-Nicole Lemieux, le flûtiste Emmanuel Pahud et Les Violons du Roy se fera sans la présence de Bernard Labadie, qui a dû annuler tous ses engagements jusqu'à la fin de l'année pour raison de santé. Il sera remplacé ce samedi par Alexander Weinmann, alors que pour le programme présenté au Festival de Lanaudière le 19 juillet, c'est Mathieu Lussier qui prendra la baguette.

Le programme du concert de ce samedi associe Vivaldi avec des extraits de l'*Orlando furioso* et le *Concerto «Il Gardellino»*, Jean-Sébastien Bach, Carl-Philipp-Emanuel Bach, Gluck et Haendel, dont Marie-Nicole Lemieux chantera la cantate *Mi palpita il cor* et des airs de *Rodelinda* et *Ariodante*.

Marie-Nicole Lemieux considère que le Domaine Forget symbolise la manière dont elle envisage la musique classique, avec son «*atmosphère décontractée, bienveillante et relax*». «*On mange bien, on coupe les ponts avec l'extérieur, la nature est belle, la salle est fantastique et on se donne corps et âme à la musique*», résume la mezzosoprano interrogée par *Le Devoir*. Marie-Nicole Lemieux se souvient aussi que c'est Bernard Labadie qui le premier lui avait parlé de cette salle, «*en 2001, alors que nous commençons à travailler ensemble. J'y ai ensuite chanté un récital et suis tombée amoureuse de l'endroit*».

Le programme de samedi est taillé sur mesure pour la



PHOTOS BLEU OUTREMER

Le Festival du Domaine Forget accueillera notamment I Musici, Vadim Gluzman, l'OSQ, Christian Tetzlaff, l'Orchestre de la francophonie avec Louis Lortie, Yannick Nézet-Séguin...



«*Là, avec Emmanuel Pahud et Les Violons du Roy, j'ai décidé de me faire plaisir. Nous allons faire de la musique de chambre ensemble.*»

Marie-Nicole Lemieux, à propos d'un air de l'*Orlando furioso*

première rencontre Lemieux-Pahud. «*J'aurais envie de tout faire, mais nous nous sommes fixés une ligne directrice baroque et classique, en fonction de l'effectif orchestral.*» De là la présence d'une cantate de Haendel qui fait la part belle à la flûte.

Nouveauté au répertoire de la chanteuse: l'air *Sol da te, mio dolce amore* de l'*Orlando furioso* de Haendel. «*C'est l'une des plus belles pages de Vivaldi et je n'ai jamais osé l'aborder, car au disque ou sur scène c'est surtout mon grand ami Philippe Jaroussky qui la chante. Là, avec Emmanuel Pahud et Les Violons du Roy, j'ai décidé de me faire plaisir. Nous allons faire de la musique de chambre ensemble.*»

Pleurer comme une Madeleine

«*On aurait pu organiser une semaine Marie-Nicole Lemieux, mais je reprends l'avion pour Salzbourg le 24 juin*», s'amuse la chanteuse en parlant de tous ses projets évoqués quand il s'est agi de composer

le concert-dégustation de dimanche, en trois parties. La première balayera l'univers de la chanson française avec la pianiste Lorraine Desmarais et le saxophoniste Yannick Rieu. Dans le dernier tiers, Marie-Nicole Lemieux reprendra en version piano des *Lettres de Madame Roy à sa fille Gabrielle* d'André Gagnon sur des textes de Michel Tremblay. Le compositeur sera dans la salle.

Entre les deux, Marie-Nicole Lemieux emmènera Lorraine Desmarais dans l'univers de Kurt Weill, en chantant *Youkali*. La chanteuse se souvient très bien de sa première rencontre avec la musique de Weill: «*J'étais au conservatoire de musique de Montréal, je prenais le bus jusqu'au Lac-Saint-Jean et j'écoutais Myra Cree à la Chaîne culturelle. Il était très tard. Et là, Teresa Stratas chante Je ne t'aime pas de Kurt Weill. Je me rappelle les lumières, le bus, le sentiment d'abandon: je pleurais comme une Madeleine. C'était un*

super beau moment!»

Par la suite, le Festival du Domaine Forget accueillera notamment I Musici, Vadim Gluzman, l'OSQ, Christian Tetzlaff, l'Orchestre de la francophonie avec Louis Lortie, Yannick Nézet-Séguin, dans un concert hommage à Paul Desmarais, Benedetto Lupo, le Quatuor Emerson, Till Fellner et les chanteurs de l'Institut canadien d'art vocal.

Marie-Nicole Lemieux sera alors déjà loin, aux côtés du gratin vocal planétaire, à Salzbourg. De quoi être heureuse... «*Évidemment je suis contente. C'est un des plus gros trucs qui pouvaient m'arriver. Mais je veux être à la hauteur de mes comparses et de l'œuvre. Je serais très irresponsable de vous dire "Y a pas de problème". C'est Salzbourg, c'est une prise de rôle, je capote et c'est normal!*»

Le Devoir

[www.domaineforget.com](http://www.domaineforget.com)  
Billets: 418 452-3535

## PIANOS

SUITE DE LA PAGE E 1

Le souffle Mehldau

Brad Mehldau, ensuite. Depuis 20 ans, il est devenu une référence incontournable du jazz contemporain, autant en trio qu'en solo. Sa réputation excède largement les cercles jazz et, comme Jarrett, il remplit les plus grandes salles du monde. Pour Baptiste Trotignon — qui a joué avec le pianiste américain en 2005 —, le Mehldau solo «*a une volonté de toujours se remettre en question, d'être toujours en recherche, un peu comme Jarrett. Il a un style très riche dans le vocabulaire, dans ses sources d'inspiration. Je crois qu'il montre plus en solo qu'en trio sa culture européenne, son grand amour pour plusieurs compositeurs classiques.*»

On sait aussi la propulsion de Mehldau à puiser dans le répertoire rock actuel pour transfigurer des chansons de quatre minutes en pièce jazz de 15-16 minutes. Lennon-McCartney, Paul Simon, Radiohead, Nick Drake, Oasis ont tous été servis à la manière Mehldau. «*Il a un souffle*

très étonnant qui lui permet de partir d'un thème et de développer l'improvisation ensuite, explique Trotignon. Le thème est un prétexte pour bâtir quelque chose de plus grand.»

Julie Lamontagne admire pour sa part le détail de la technique de Brad Mehldau. «*Ce que je préfère chez lui, c'est sa façon de relâcher les notes. Mehldau vient polir toutes les fins de notes, même dans des passages hyper rapides. Pour moi, c'est une maîtrise hallucinante.*»

La science Hersch

Et Fred Hersch? S'il est moins connu du grand public, il jouit d'une réputation exceptionnelle auprès des musiciens, lui aussi tant pour son travail en solo qu'en trio (c'est dans ce format qu'il se produira à l'Upstairs). Brad Mehldau a d'ailleurs étudié avec lui à ses débuts. «*Son univers musical en est un où plusieurs développements de l'histoire du jazz et de l'histoire de toute la musique se rencontrent d'une manière très contemporaine, confiait Mehldau au New York Times, qui publiait en 2010 un grand portrait de Hersch — un sidéen qui a frôlé la mort. Je ne ferais pas ce que je fais si*



ILLUSTRATION TIFFET

je ne l'avais pas appris de Fred, et je pense que c'est vrai pour plusieurs autres personnes.»

Julie Lamontagne est l'une d'elles. La pianiste a profité d'une bourse pour aller suivre des cours avec Hersch il y a quelques années. Et elle en est revenue transformée. «*La profondeur qu'il a... C'est quelqu'un qui a tout assimilé de la musique classique et qui a intégré cette éducation dans un langage jazz à un niveau que je pense inédit. Chez lui, chaque note compte.*»

«*C'est l'un de mes pianistes préférés!*» s'exclame Baptiste Trotignon. *D'un point de vue extérieur, il peut paraître moins*

brillant pour le public, mais c'est un immense artiste et un vrai scientifique de l'harmonie. Quand on aime l'harmonie, on est en extase en écoutant Hersch. Il y a une forme de vérité dans son jeu par rapport à ce qu'est le jazz dans sa subtilité rythmique, mélodique et harmonique. Pour moi, il est un peu le gardien de la flamme.»

Le Devoir

**D** Voir: Des vidéos de Jarrett, Mehldau et Hersch en concert et un documentaire sur Jarrett et «l'art de l'improvisation». [ledevoir.com/culture/musique](http://ledevoir.com/culture/musique)

# CULTURE DE VISU

## Projet HoMa : le bon voisinage

### Le clou prend place dans un mirage aux ficelles bien visibles

**PROJET HOMA II - LES ESPACES RÉCIPROQUES**

Maison de la culture Maisonneuve, 4200, rue Ontario Est, jusqu'au 22 juin, et Fondation Molinari, 3290, rue Sainte-Catherine Est, jusqu'au 24 juillet.

JÉRÔME DELGADO

La virée dans l'Est que propose l'exposition *Projet HoMa* est portée, comme lors de l'édition inaugurale de 2013, par une flopée d'artistes méconnus qui gagnent à être connus. Louis Bouvier, David Gagnon, Katherine-Josée Gervais, ça ne vous dit rien? La visite à la maison de la culture Maisonneuve et à la Fondation Molinari, les deux lieux réunis pour l'occasion, s'impose.

*Projet HoMa II - Les espaces réciproques* n'est pas, cependant, qu'une expo «régionale» dont la sélection d'artistes dépendrait de leur affiliation à la zone occupée, ici le quartier Hochelaga-Maisonneuve. S'ils appartiennent tous à la nation HoMa, ces «jeunes» artistes, ainsi que les plus vieux inclus dans la manifestation — les déjà appréciés au centre-ville de Montréal —, doivent leur présence à la pertinence de leur travail.

La commissaire de l'expo, Ève Dorais, a retenu 16 pratiques (et pas mal plus d'œuvres) en accointance avec l'idée de redécouverte de ce quartier méprisé. Dans ses «espaces réciproques», il est question de bon voisinage, de mondes parallèles qui s'influencent, mais aussi du territoire mental qui vaut autant que le territoire physique. Si la part de révolte et de critique du pouvoir demeure évidente (merci au club Les Enfants de Chienne, dont les bannières noires sont visibles de la rue), on parle davantage de cohabitation que de confrontation.

Cette réciprocité s'exprime à plusieurs niveaux. Dans la peinture aux formes géométriques de Daniel Langevin, les espaces chromatiques forment un tout dynamique et sensuel. En retouchant des œuvres de jeunesse, Massimo Guerrera, pour qui déjà les individus sont



Daniel Langevin, *Entrave (GC)*, 2013

des êtres poreux tenus à l'échange, navigue dans plusieurs espaces-temps. Avec ses tableaux en trompe-l'œil, Eric Lamontagne, lui, jongle autant avec un idéal rêvé qu'avec le mensonge mal-aimé.

Ève Dorais ne s'est pas limitée à aligner différentes représentations de territoires. La mise en place de l'exposition permet de passer d'un espace à l'autre parfois de manière bien heureuse, comme à la Fondation Molinari, parfois sans stupeur, comme dans la première salle de la maison de la culture.

Fragmentée, tenue à habiter des espaces isolés, séparée en deux adresses et sur plusieurs étages, *Projet HoMa* prend souvent l'apparence d'une multitude d'expos. Si la revendication territoriale propre aux Enfants de Chienne sied bien à l'occupation

d'espaces inhabituels — leur «*We Fucking Made It*» sonne comme un coup de tonnerre au rez-de-chaussée de la maison de la culture —, leur infiltration du milieu de l'art reste en dehors de la «vraie» expo.

Les artistes de performance, que la commissaire a bien fait d'inclure, demeurent, malgré tout, des curiosités une fois l'action terminée. Hormis le cas Katherine-Josée Gervais: l'enclos qu'elle aura habité n'est pas qu'un amas de restes et d'artefacts. Il se dégage de ce lieu un profond désir de lutter contre l'enfermement.

Parmi le meilleur des cohabitations, soulignons, toujours à la maison de la culture, la salle dominée par l'habitable penta-



Mathieu Cardin, *Translation vers le paysage*, 2014

gonal de Stéphane Gilot, figure connue pour ses utopies architecturales. À ses dialogues de féerie et d'horreur, d'émerveillement et de manipulation, répondent l'abstraction géométrique de Daniel Langevin et les êtres hybrides et monstrueux d'Elise Provencher, une émule de Valérie Blass déjà remarquée en 2013 lors d'une expo étudiante, rue Parthenais.

Dans la grande salle de la Fondation Molinari, les murets mobiles rythment la visite plus qu'ils n'empêchent sur elle. De cette dense occupation de l'espace se démarque le récit photographique de Raymonde April, qui alterne images en couleurs et

en noir et blanc, archives personnelles et historiques, scènes extérieures et intérieures. La ligne qu'elle trace, ligne du temps comme d'horizon, traverse, elle aussi, son lot de territoires.

C'est à l'étage, en fin de parcours, que l'œuvre emblématique de l'expo est à découvrir. Il s'agit de l'installation *in situ* *Translation vers le paysage*, de Mathieu Cardin, lui qui avait déjà fait le coup de clore en grand une expo (étudiante), à la galerie Parisian Laundry. Habile constructeur de simulations, le finissant de l'UQAM offre deux versants d'un mirage, celui d'un salon avec vue sur un paysage vallonné. C'est bien sûr le revers de la médaille qui est le plus fascinant, un revers dans la bricole et l'inutile, loin du côté soigné en façade.

La manière Cardin ne révèle pas seulement les ficelles d'une construction, elle rassemble, comme Eric Lamontagne, le beau rêve et la dure réalité. Il s'agit pour chaque visiteur de décider lequel est lequel. C'est à ce genre de débats intérieurs qu'invite *Projet HoMa II - Les espaces réciproques*. Pour certains, par exemple, la simulation que Les Enfants de Chienne font du club de motards pour dénoncer les copinages en art n'est que de l'enfantillage inutile, pour d'autres, un grand mal nécessaire.

Collaborateur  
Le Devoir

**D Voir** : D'autres œuvres dans le cadre de *Projet HoMa*. [ledevoir.com/culture/arts-visuels](http://ledevoir.com/culture/arts-visuels)

Co-présentée par Sony et ICI musique en collaboration avec lait

30 MAI AU 13 OCTOBRE 2014

«(une) flamboyante expérience sensorielle»  
É. P. Émond, Le Devoir

«Un choix impeccable pour l'été... À voir et surtout à entendre»  
M. Boissonnault, Radio-Canada

**MUSIQUE**  
LE QUÉBEC DE CHARLEBOIS  
À ARCADE FIRE

OFFRE SPÉCIALE POUR LA FÊTE NATIONALE:  
GRATUIT POUR LES 200 PREMIERS VISITEURS LE 24 JUIN.

MUSEE-MCCORD.QC.CA/MUSIQUE  
690, RUE SHERBROOKE OUEST, MÉTRO MCGILL

admission  
division de ticketmaster  
1-855-790-1245  
admission.com

OUVERT LES 23, 24, 30 JUIN ET LE 1<sup>ER</sup> JUILLET

MUSÉE MCCORD

UNE EXPOSITION ITINÉRANTE ORGANISÉE PAR LE MUSÉE CANADIEN DE LA GUERRE

TOUS À BORD !

**LA MARINE**  
L'ŒUVRE D'UN SIÈCLE

DU 25 MAI 2014 AU 25 JANVIER 2015

STEWART-MUSEUM.ORG

Musée  
**STEWART**  
Museum ■ ■ ■

ÎLE SAINTE-HÉLÈNE

## CULTURE DE VISU

## Trois expositions qui ont l'objectif à l'œil

## LA CHAMBRE INVERSÉE

De Jacinthe Lessard-L.

## ROTATIONS

De Lorna Bauer

&amp; John Knowles

## IT'S LIKE ANOTHER PLANET PUT TOGETHER IN A VERY SIMPLE, EASY TO UNDERSTAND LANGUAGE

D'Isabelle Pauwels

À Dazibao, 5455, av. de Gaspé, espace 109, jusqu'au 12 juillet.

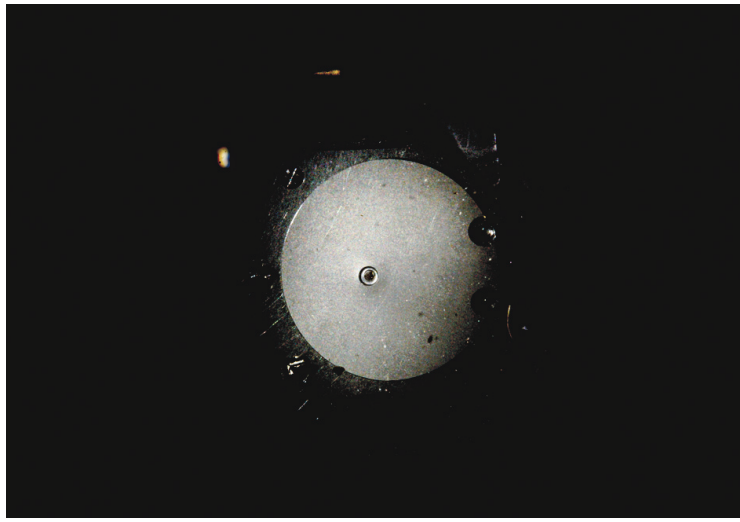
MARIE-ÈVE CHARRON

Technologies et dispositifs sont au cœur des trois expositions chez Dazibao, le centre de photographie actuelle. Des chambres noires, des projecteurs de films, des carrousels de diapositives, des tables de montage et même des cinémas pornos font l'objet d'investigation des œuvres présentées autant qu'ils ont servi à leur réalisation.

Les œuvres de Jacinthe Lessard-L., du duo Lorna Bauers & Jon Nowles et d'Isabelle Pauwels ont en commun de porter sur des technologies et de réfléchir sur leur obsolescence comme sur leur façon de structurer notre rapport au monde. Si la dimension autoréférentielle des œuvres peut engendrer de l'hermétisme, elle s'avère également propice au jeu, voire à l'humour, ce qui sans contester captive l'attention tout en exacerbant la portée critique de ces pratiques.

## Techniques désuètes

Dès l'entrée, ce sont les sculptures de Jacinthe Lessard-L. qui s'imposent. L'artiste s'intéresse notamment au modernisme en mettant à l'épreuve son discours sur la spécificité des moyens d'expression. Elle a par exemple fait des photographies qui avaient toutes les composantes d'abstractions picturales. Elle a

Jacinthe Lessard-L., *La chambre inversée* (2013)

SOURCE DAZIBAO

Isabelle Pauwels, *LIKE.../AND, LIKE/YOU KNOW/TOTALLY/RIGHT* (2012)

SOURCE DAZIBAO

également photographié des sculptures éphémères, élaborées à partir de meubles IKEA, mettant ainsi en image le dépassement de la limite entre l'art et la vie, entre l'unicité et la production en série.

Les sculptures, qui sont de drôles d'objets en silicone rose, projettent dans l'espace, en positif, l'espace vide de la

chambre noire d'appareils photo que l'artiste a moulés. Elle les a déjà offertes au regard, ces sculptures, mais par le truchement de photographies. Les voici dans leur concrétude, loin de l'écriture légère de la lumière sur le papier photo, mais au plus près aussi de la nature de ce signe: l'empreinte, la trace. Ce qui

est donc donné à voir tout en la rendant inutilisable, c'est la chambre noire qui était nécessaire à l'image analogique, elle qui disparaît dans les usages à l'ère du tout numérique.

L'artiste présente aussi une installation qui fait pour ainsi dire entrer le spectateur dans la chambre noire d'un appareil. Dans l'espace clos, une animation prend forme sur trois murs en dévoilant l'intérieur du dispositif par des points lumineux fort restreints, décevant ainsi le désir de tout voir. Entre la vue subjective et le projecteur de poursuite, le regard de la caméra, appuyé d'une bande sonore originale du compositeur Julien Bilo-deau, influe à l'image en mouvement l'impression d'un récit en cours dont l'action pourtant demeure latente.

Dans la grande salle, à proximité, les œuvres de Lorna Bauer & Jon Knowles ont quelque chose d'expérimental, flirtant avec la photographie et la projection dans l'exploration de différents codes et langages mettant en lumière les procédés respectifs de techniques. Le plus abouti du corpus présenté par le duo, lauréat de la bourse de production-diffusion Prim-Dazibao, est un film qui trace un parallèle formel entre le cinéma et la poterie, la durée du tournage avec la bobine et le tour en action du potier.

## Isabelle Pauwels

De la poterie apparaît aussi dans un film d'Isabelle Pauwels, mais les investigations de l'artiste se portent surtout sur le film, le cinéma et le documentaire. Il y a dans ce travail quelque chose d'un Dziga Vertov (*L'homme à la caméra*), lequel bien sûr est revisité et dépassé. Finaliste pour le prix Sobey en 2013, l'artiste originaire de Belgique vit à New Westminster, en Colombie-Britannique. Dazibao permet de découvrir son travail, en primeur au Québec, par une programmation de huit de ses films dans la petite salle de cinéma.

L'œuvre, irrésistible, captive autant par son intelligence que par son humour. Le soin évident porté au montage crée un intérêt formel et suspend volontairement l'adhésion aux contenus, qu'il s'agisse par exemple d'images coloniales au temps du Congo belge ou de films pornos. Les incursions dans la famille de l'artiste et les mises en scène d'elle-même, parfois avec sa sœur jumelle, sont autant d'occasions d'ébranler la séparation entre le vrai et le faux, histoire de débouter les assignations (de races, de genres, de classes socioéconomiques) produites par les images et leurs discours. L'artiste réalise un tour de force: miner le spectacle tout en divertissant.

Collaboratrice  
Le Devoir

**D Voir** D'autres œuvres présentées ces jours-ci chez Dazibao. [ledevoir.com/culture/arts-visuels](http://ledevoir.com/culture/arts-visuels)

## CINÉMA



Agata Trzebuchowska a la fragilité frémissante de la débutante.

EYESTEEL FILM

## La religieuse et la communiste

Pawel Pawlikowski raconte une quête identitaire bouleversante avec *Ida*

## IDA

Réalisation: Pawel Pawlikowski. Scénario: Pawel Pawlikowski, Rebecca Lenkiewicz. Avec Agata Kulesza, Agata Trzebuchowska, Dawid Ogrodnik. Image: Ryszard Kuczyński, Lukasz Zal. Montage: Jaroslaw Kaminski. Musique: Kristian Eidnes Andersen. Pologne-Danemark, 2013, 80 min, V.O. polonaise avec sous-titres français.

ANDRÉ LAVOIE

Alors qu'il tourne ses films autant en Grande-Bretagne (*Last Resort, My Summer of Love*) qu'en France (*La femme du 5<sup>e</sup>*), on pourrait croire que le cinéaste polonais Pawel Pawlikowski est d'abord et avant tout un apatride. Pour remédier à la situation, il a eu le trait de génie de renouer avec ses racines et de signer cette splendide œuvre nommée *Ida*, sa plus grande réussite en carrière.

D'une esthétique éblouissante, *Ida* évoque un cinéma de l'introspection et de la déroute que n'aurait pas renié Ingmar Bergman ou Carl Dreyer. On y découvre la Pologne des années 1960, emprisonnée sous un ciel gris, et l'image en noir et blanc accentue un réel sentiment de désolation morale. En une longue suite de plans fixes comme autant de tableaux au minimalisme magnifique, le cinéaste observe avec attention ses personnages, épinglant leurs doutes, leurs désespoirs, mais aussi leurs désirs profonds d'émancipation.

L'identité, les origines et l'appartenance religieuse sont autant de thèmes qui résonnent dans ce film bouleversant sans être larmoyant, radiographiant certaines névroses propres à la Pologne, mais somme toute universelles, dont l'antisémitisme et les blessures morales infligées par la guerre.

Anna (Agata Trzebuchowska, la fragilité frémissante de la dé-

butante) semble pourtant bien loin de toute cette misère. En 1962, cette novice de 18 ans est sur le point de prononcer ses vœux, orpheline qui a toujours vécu dans ce couvent austère. Avant le grand jour, on l'oblige à rencontrer Wanda (Agata Kulesza, une intensité hors du commun), une tante dont elle ignorait l'existence. Celle-ci lui révèle ses origines... juives, et surtout la mort atroce de ses parents pendant la Deuxième Guerre mondiale.

Les deux femmes, que tout sépare, partiront sans enthousiasme à la recherche de la dépouille de ce couple sauvagement assassiné (mais par qui?), révélant au détour leurs faiblesses, leurs aspirations, passablement malmenées pour Wanda. Car cette juge au franc-parler est portée sur la bouteille, accrochée à ses cigarettes, noyant ainsi ses désillusions face au communisme. Mais si ce n'était que cela...

Les révélations douloureuses ne manquent pas, parsemées avec soin dans un drame laissant place aux silences lourds de sens, mais aussi à quelques splendides échappées musicales. De John Coltrane à Jean-Sébastien Bach en passant par l'*Internationale*, chacune de ces œuvres charrie avec elle son lot de symboles puissants, voire de contrepoints ironiques, rehaussant la beauté déjà foudroyante des images.

Ce monde où Dieu n'est pas tout à fait mort mais semble vivre une lente agonie, figé dans une décrépitude qui se lit autant sur les visages que sur les murs, Pawel Pawlikowski le contemple avec une rigueur exemplaire. À un seul moment il déroge de son parti pris esthétique aussi brillant qu'épuré, et dans ce dénuement quasi monastique il se révèle d'une éloquence admirable.

Collaborateur  
Le Devoir

FABULEUX  
**FABERGÉ**  
JOAILLIER DES TSARS

**BILLETS À 1/2 PRIX\* LES MERCREDIS SOIRS**  
\*Applicable à l'achat d'un billet au prix courant de 20 \$, de 17 h à 21 h

**GRATUIT POUR LES ENFANTS DE 12 ANS ET MOINS**  
Accompagnés d'un adulte. Non applicable aux groupes.

ENRICHISSEZ VOTRE EXPÉRIENCE GRÂCE AUX VISITES GUIDÉES ET À L'AUDIOGUIDE.  
Détails sur [mbam.qc.ca/faberge](http://mbam.qc.ca/faberge)

ACHETEZ VOS BILLETS  
[mbam.qc.ca/faberge](http://mbam.qc.ca/faberge)

OUVERT LE 24 JUIN DE 10 H À 17 H

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL

Une présentation de

VMFA VIRGINIA MUSEUM OF FINE ARTS

OSLER Avocats

Bell

M

AIR CANADA

RICHTER

Une exposition organisée par le Virginia Museum of Fine Arts, Richmond, en collaboration avec le Musée des beaux-arts de Montréal. Carl Fabergé, *Œuf de Pâques impérial dit du tsarévitch*, 1912, Richmond, Virginia Museum of Fine Arts, Bequest of Lillian Thomas Pratt. Photo Katherine Wetzel © Virginia Museum of Fine Arts

VISITE GUIDÉE  
Site archéologique

1 Juin au 31 Août 2014  
Mardi au dimanche en après-midi

miam!

2 000 ANS D'ALIMENTATION  
À BON-SECOURS

MUSÉE MARGUERITE-BOURGEOYS

CHAPELLE NOTRE-DAME-DE-BON-SECOURS

400, rue Saint-Paul Est, Vieux-Montréal  
514-282-8670  
[www.marguerite-bourgeoys.com/site](http://www.marguerite-bourgeoys.com/site)

Culture et Communications Québec

Montréal

Ce projet a été réalisé dans le cadre de l'Entente sur le développement culturel de Montréal

Partenaire média

LE DEVOIR

## CULTURE › CINÉMA

## En transit existentiel

Dans *Exil*, Charles-Olivier Michaud relate le destin d'un adolescent haïtien en route pour Montréal

FRANÇOIS LÉVESQUE

« **Q**uand on croise des gens dans la rue, on se pose rarement des questions à leur sujet. On ne se demande pas, par exemple, d'où ils sont venus. » Ce constat émane du cinéaste québécois Charles-Olivier Michaud, dont le film *Exil* prend l'affiche le 27 juin. Sorte de conte réaliste, cette œuvre racontée à hauteur d'enfant s'intéresse au destin d'un garçon de 13 ans en transit existentiel.

Le scénario relate comment, à la suite de l'enlèvement de son père journaliste par l'armée, Samuel est forcé de quitter Haïti afin d'aller retrouver sa mère à Montréal en passant par Miami puis New York. Une mère, en l'occurrence, dont on ne sait trop si elle est toujours de ce monde. Dans l'intervalle surviennent des rencontres, marquantes pour de bonnes ou de mauvaises raisons.

« C'était une idée qui m'intéressait : découvrir le parcours d'un immigré en le racontant dans une fiction. Je voyais ce jeune personnage débarquer à

« C'était une idée qui m'intéressait : découvrir le parcours d'un immigré en le racontant dans une fiction. [...] C'est un récit initiatique. »

Le réalisateur Charles-Olivier Michaud

Montréal à la recherche de sa mère. C'est un récit initiatique. Celui d'un petit gars qui devient un homme. » Ou quand l'essentiel n'est pas la destination, mais le chemin qui y mène.

« J'aime les films qui impliquent un voyage, les films qui dépassent, confie Charles-Olivier Michaud. Surtout, j'aime les films qui placent des

personnages ordinaires dans des situations extraordinaires. »

On pense au journaliste de Québec qui sort du coma après une assignation en zone de guerre en Europe de l'Est dans son premier long métrage, *Neige et cendres*. Le parcours était alors intérieur, alors que le protagoniste tentait de remonter le fil de sa mémoire amochée dans le but de comprendre ce qui lui est arrivé. Le prochain film de l'auteur, tourné aux États-Unis celui-ci et mettant en vedette Richard Jenkins (le patriarche fantôme de *Six pieds sous terre*) et Kim Basinger (*Los Angeles interdite*), s'attarde au destin d'un entraîneur qui se remet en question après une tragédie.

C'est dire qu'entre tribulations physiques et psychologiques, Charles-Olivier Michaud est un homme de quête.

D'une odyssée à l'autre

Même si le premier acte s'y déroule, la production n'a pas été tournée en Haïti. « C'était impossible. Il n'y avait pas vraiment d'équipe sur place avec les connaissances techniques requises et, d'autre part, ça aurait



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Francis Cléophat interprète le jeune Samuel dans le dernier film de Charles-Olivier Michaud.

été très cher. On a donc opté pour la République dominicaine. Or, pour mon plus grand bonheur, on a découvert là-bas une communauté haïtienne bien implantée et déterminée à nous aider », raconte le réalisateur.

Cette bonne volonté, jumelée à une générosité certaine, s'est entre autres vérifiée lorsque, repérant une petite ferme de

cacao bâtie à flanc de montagne, le cinéaste s'est trouvé bien embêté en constatant qu'aucune route n'y menait.

« J'avais vu des dizaines de fermes de tous les formats. Celle-là était parfaite et son emplacement était incroyablement photogénique. Finalement, les habitants du village sis en contrebas ont proposé de monter l'équipe-

ment. Ils connaissaient les pistes et les sentiers. Sans eux, j'aurais dû renoncer à y tourner. »

« C'a été une expérience formidable, la collaboration qu'on a eue avec les gens là-bas », conclut le cinéaste qui, à l'instar de son personnage, aura ainsi vécu sa propre odyssée.

Le Devoir

## Brillante valse à deux temps

LA VÉNUS À LA FOURRURE

Réalisation : Roman Polanski. Scénario : Roman Polanski et David Ives. Image : Pawel Edelman. Musique : Alexandre Desplat. Montage : Hervé de Luze et Margot Meynier. Avec Mathieu Amalric et Emmanuelle Seigner. France, 2013, 96 minutes.

ODILE TREMBLAY

Dans le huis clos d'un théâtre parisien désaffecté qui s'ouvre et se ferme comme le castelet d'un marionnettiste, un fascinant duo-duel masculin-féminin, mi-réel, mi-théâtral, se déroule devant nos yeux. Comme dans son précédent *Carnage*, adapté de la pièce de Yasmina Reza, mais avec plus de bonheur et de concentration, Polanski joue avec les codes du théâtre. D'après la pièce de David Ives, *La Vénus à la fourrure*, succès montre à Broadway, elle-même inspirée du célèbre roman de Leopold von Sacher-Masoch, il s'offre un univers collé à la règle théâtrale des trois unités : de lieu, de temps (à l'intérieur d'un seul jour), d'action (avec événements liés et nécessaires, de l'exposition au dénouement).

Prisonnier des codes de la scène, le cinéaste s'efface souvent ou s'offre en sacrifice, c'est selon. On est dans l'univers de Sacher-Masoch, après tout, quoique Polanski nous parle à travers ce pas de deux de son existence en montagnes russes, avec clins d'œil à ses films aussi. Intensité est le mot-clé pour définir cet excellent film en jeux de rôles sur balançoire.

Cette mise en scène qui peut sembler au départ très simple se complexifie et se clôturera sur un dénouement extraordinaire. Le film valse entre les genres : comédie érotique qui s'offre des airs de thriller, partie de ping-pong aux répliques en bascule de dimensions, avec ambiguïté triturée et montée aux nues.

Roman Polanski, qui a toujours aimé les lieux clos, s'est dépouillé pour mieux se concentrer, et s'offre ainsi une force de frappe particulièrement puissante. Il a d'ailleurs remporté le César du meilleur réalisateur pour ce film. Ici, deux comédiens seulement : Mathieu Amalric, son double en plus jeune (physique pointu et yeux de braise), ainsi que sa propre épouse : Emmanuelle Seigner.

Depuis 1988, il a mis en scène cette comédienne dans *Frantic*, *Lune de miel* et *La neuvième porte*, sans lui offrir le grand rôle qu'elle méritait. Aucun cinéaste en fait n'avait su éclairer son plein potentiel. C'est chose faite avec *La Vénus à la fourrure*, écrin pour son talent, le premier film tourné directement en français de Polanski.



FILMS SÉVILLE

On suit en enfer le couple interprété par les acteurs Mathieu Amalric et Emmanuelle Seigner.

Autant elle qu'Amalric viennent jouer en piste et culs-de-sac sur le fil du rasoir du réel qui bascule vers d'autres niveaux de sens, cher au cinéaste de *Rosemary's Baby* et de *Répulsion*. On les suit en enfer.

Ici, Thomas, un metteur en scène auteur de cette adaptation de *La Vénus à la fourrure*, après avoir fait des auditions avec des comédiennes sans talent, voit arriver en retard Vanda, une candidate qui le rebute. Il la juge vulgaire, inculte, sottise ; qui plus est elle est retardataire, alors que sa femme l'attend et qu'il doit partir. Mais devant l'insistance de cette fâcheuse, Thomas accepte de lui donner la réplique et découvre une comédienne aguerrie, qui connaît le texte par cœur, peut affronter l'auteur. Et les rapports d'autorité peu à peu s'inversent.

La pièce sado-maso faisant écho aux rapports des deux protagonistes, les frontières deviennent plus floues entre théâtre et rapports personnels. Cette mise en abyme maîtrisée, à l'écoute de chaque expression, chaque mouvement des acteurs, est une

lettre d'amour d'un cinéaste aux interprètes comme on en voit peu, grâce aux codes assumés du théâtre justement. Outre le magnifique dénouement aux accents mythologiques, certaines scènes se révèlent particulièrement inspirées, dont la transformation de Mathieu Amalric en Vénus à la fourrure, et tout le trouble dans ses yeux causé tout au long du film par le mystère de cette femme, qui ne sera jamais élucidé, plutôt magnifié.

Alexandre Desplat est un grand compositeur français qui travaille énormément et ne fournit pas toujours sa pleine mesure. Ici, sa musique, d'abord réduite à quelques notes s'appliquant pour devenir un des acteurs du film, relève du sublime. Les éclairages constituent un autre élément capital, personnage secondaire là aussi. La vie, c'est du théâtre, nous dit en substance Polanski, juché sur les péripéties inouïes de sa propre existence rocambolesque dont il témoigne à travers cette brillante valse à deux temps.

Le Devoir

## Un passé recomposé par la science-fiction

*I'll Follow You Down* se déploie comme une œuvre plus intéressante que réussie

I'LL FOLLOW YOU DOWN

Scénario et réalisation : Richie Mehta. Avec Haley Joel Osment, Gillian Anderson, Rufus Sewell, Victor Garber, Suzanna Fourrier. Image : Tico Poulakakis. Montage : Stuart A. McIntyre. Musique : Andrew Lockington. Canada, 2013.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Le film *I'll Follow You Down* n'est pas particulièrement mal réalisé, écrit ou joué. Production canadienne, il s'agit, au minimum, d'une proposition inusitée : une œuvre de science-fiction dénuée ou presque d'effets spéciaux.

La prémisse intrigue alors qu'un beau jour, sans crier gare, un scientifique, Gabe, disparaît sans laisser de traces, laissant derrière lui son épouse Marika et leur enfant Erol. Les années passent. Toujours sans nouvelles de son père, Erol apprend par son grand-père (dans une scène bancale) que leur famille vit désormais dans un espace-temps altéré par les expérimentations du père, qui s'en serait allé discuter dans le passé avec son idole, Albert Einstein.

Il y a là matière à réflexion et, dans une certaine mesure, c'est ce que propose le film de Richie Mehta (*Amal*). Malheureusement, entre les considérations éthiques, fascinantes, qu'implique le voyage dans le temps, et les impératifs dramatiques que commande le mélodrame familial dont l'auteur a jeté les bases, le film cherche ses marques. Au final, *I'll Follow You Down* constitue l'un de ces cas d'une œuvre plus intéressante que réussie.



FILMS SÉVILLE

Gillian Anderson dans *I'll Follow You Down*.

UN ÉBLOUISSEMENT

INOUBLIABLE

D'UNE BEAUTÉ À COUPER LE SOUFFLE

PUISSANT ET POIGNANT

L'ŒUVRE LA PLUS INTENSE, SUBTILE ET CAPTIVANTE DE CE DÉBUT D'ANNÉE



PLUS DE 500 000 SPECTATEURS EN FRANCE AU CINÉMA LE 20 JUIN 2014

EXCENTRIS

## EXCENTRIS



LA VÉNUS À LA FOURRURE  
ROMAN POLANSKI - 95 MIN. - V.O. FRANÇAISE

ET AUSSI À L'AFFICHE :

IDA   
PAWEL PAWLIKOWSKI  
JEUNE ET JOLIE   
FRANÇOIS OZON  
LA BATAILLE DE SOLFÉRINO   
JUSTINE TRIET  
THE IMMIGRANT (L'IMMIGRANTE)   
JAMES GRAY  
FADING GIGOLO (APPRENTI GIGOLO)   
JOHN TURTURRO

DOCVILLE PRÉSENTE :  
IS THE MAN WHO IS TALL HAPPY ?  
MICHEL GONDROY - JEUDI 26 JUIN À 20H

BILLETTERIE : 514 847-2206  
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL

ET AUSSI DE NOMBREUX TITRES SUR  
CINEMAEXCENTRIS.COM

## CULTURE » LIVRES

L'ÉTÉ  
AU CŒUR  
DES  
LIVRES

CLAUDE GRENIER

Un  
Faux-Blanc

« [...] une voix intime capable de récits autant que de réflexions, apte à exprimer le désarroi tout en cultivant un certain suspense. »

Christian Desmeules, *Le Devoir*

© Dominique Stoltz

MYRIAM CARON

## Bleu

« [Un] roman splendide [...], une grande ode à la vie et surtout à la mer. »

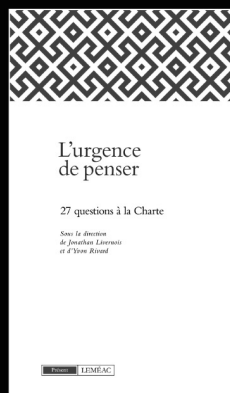
Marie-France Bormais, *Le Journal de Québec*

© Christine Blaney

COLLECTIF  
SOUS LA DIRECTION DE  
JONATHAN LIVERNOIS ET  
D'YVON RIVARDL'urgence  
de penser

27 questions à la Charte

« La presque totalité des textes mettent en lumière [la] complexité [du débat] et apportent nombre de nuances aux questions soulevées par le défunt projet de loi 60. »

Ianik Marci, *Le Huffington Post Québec*

LINDA LEITH

Écrire  
au temps  
du nationalisme

Traduit de l'anglais (Canada) par Alain Roy

« En trouvant un accent à la création littéraire, Linda Leith a le talent de susciter des questions aussi complexes que fascinantes. »

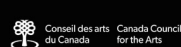
Michel Lapierre, *Le Devoir*

© Judith Lemmer Crawley

POUR DE  
BONNES VACANCES,  
PASSEZ CHEZ  
VOTRE LIBRAIRE.

LEMÉAC

514 524-5558 lemeac@lemeac.com



## Nouvelles contagieuses

La nouvelle comme genre parfait de l'invention et de la réinvention de soi

CHRISTIAN DESMEULES

Romancier, nouvelliste et essayiste né en 1945, Gaëtan Brulotte est jusqu'à ce jour l'auteur d'une quinzaine d'ouvrages, à commencer par *L'emprise* (VLB), son premier roman paru en 1979, pour lequel il a reçu le prix Robert-Cliche. Chercheur en littérature et professeur d'université plutôt nomade, la polyvalence et le mouvement semblent être chez lui la norme.

Comme nouvelliste, il n'en est pas non plus à ses premières armes et cherche constamment, là aussi, à se réinventer: *Épreuves* et *La vie de biais* (Leméac, 1999 et BQ, 2002) en témoignent. À travers ses nouvelles, ce genre « de la remise en question et de la rupture permanente », écrivait-il en 2010 en faisant le survol historique de *La nouvelle québécoise* (Hurtubise), il aime généralement, au moyen d'une ironie mordante ou plus subtile,

poser un regard oblique sur ses contemporains.

Il se livre à tout cela, une fois encore, à travers la vingtaine de nouvelles de *La contagion du réel*. Et à une dissection du couple. Ici, un opérateur de bétonnière se laisse persuader que sa femme le trompe (*La cimenterie*). Là, on trouve une fine analyse des rapports de couple et une intéressante proposition pour une « anthropologie de la chambre à coucher » fondée sur cet autre couple (cette fois axiologique): faire son lit ou ne pas le faire. Aussi, le séjour catastrophique d'un couple voulant souligner son vingtième anniversaire de mariage par un week-end amoureux dans un centre de thalassothérapie.

## Ironie et nostalgie

Au chapitre des observations critiques de la vie ordinaire, un narrateur multiplie les remarques sur son voisin qui a la manie des listes ou

dresse le détail minutieux et échevelé des préparatifs d'un couple en vue d'organiser la pendaison de crémaillère de sa maison de campagne.

Un incident banal qui dégenère, porté autant par la violence gratuite des uns que par la lâcheté ordinaire des autres. Un scrupuleux rapport d'une firme spécialisée en « microgestion » afin de réduire les coûts d'exploitation (le mot est bien choisi) dans une université. Un bel exemple du niveau d'ironie mordante dont Gaëtan Brulotte est capable.

Ou c'est un écrivain décédé qui a laissé tout un tas de papiers hétéroclites: portrait chinois, liste d'objets fétiches, des lieux où il a vécu ou inventaire de ses projets abandonnés (« *Le projet, c'est le négatif de l'existence* », écrit-il), au nombre desquels on compte un voyage en jeep en Amérique du Sud, le désir de fonder une esthétique de la bêtise en littérature, celui

de se mettre au piano ou à la sculpture (*Hétéroportrait d'un écrivain*). Là, une satire qui condamne le détournement et, sur tout, l'appropriation du langage par le marketing.

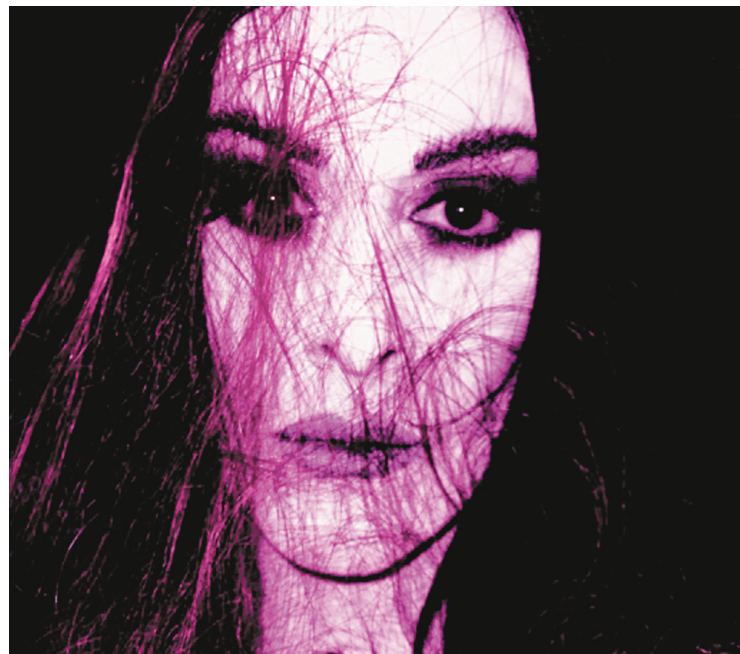
Lire les nouvelles de Gaëtan Brulotte, d'ordinaire, c'est s'assurer de tomber sur des sujets variés (mais quand même toujours un peu « bourgeois », pourrait-on dire), de l'humour fin et permanent mis au service d'une critique « de biais » de certaines dérives contemporaines, des pointes de nostalgie (comme dans la nouvelle *Clair de chair*) qu'on ne s'étonne pas de rencontrer chez un écrivain vieillissant. *La contagion du réel* n'y fait pas exception.

Collaborateur  
*Le Devoir*

## LA CONTAGION DU RÉEL

Gaëtan Brulotte  
Lévesque éditeur  
Montréal, 2014, 152 pagesRegards croisés sur  
Diamanda Galás et Nan Goldin

Les essayistes et romancières Martine Delvaux et Catherine Mavrikakis se sont livrées de concert à un exercice d'admiration envers une artiste révéérée. Martine Delvaux s'est penchée sur les images quotidiennes et crues de la photographe américaine dans *Nan Goldin. Guerrière et Gorgone*. Catherine Mavrikakis parle des échos qu'ont provoqués chez elle les chants de Diamanda Galás dans *Diamanda Galás. Guerrière et Gorgone*. Chacune signe un petit livre hommage, à la fois indépendant et reflet de celui de l'autre. Pour poursuivre ce jeu de rencontre, *Le Devoir* a invité son collaborateur à la musique du monde, Yves Bernard, à lire le livre de Mavrikakis et le chorégraphe et mettre en scène Nicolas Cantin (*Grand signe, Klumzy*), amoureux de l'œuvre de Goldin, à plonger dans celui de Delvaux. Regards croisés et entrecroisés.

PHOTO KRISTOFER BUCKLE / TRAITEMENT DIAMANDA GALÁS ET CHROME DIGITAL  
Diamanda Galás

Nan Goldin

JOHN MACDOUGALL AGENCE FRANCE-PRESSE

## Le poison et la médecine Au bord du gouffre

YVES BERNARD

Plus qu'à la lune, Diamanda Galás hurle à l'enfer. Pianiste vocaliste, elle rage sur trois octaves et demie, multiplie son cri, déforme les convenances, puise dans la mélodie ancienne pour créer le futur, milite artistiquement pour les laissés-pour-compte et travaille sur le malaise qui peut se transformer en extase. L'essayiste et romancière Catherine Mavrikakis lui rend ici hommage dans une forme hybride. Et son livre pose également un regard lucide sur la quête identitaire.

L'auteure est née d'un père grec et n'a appris que très peu de choses de son pays d'origine. Elle porte néanmoins le même nom qu'une grand-mère qu'elle n'a pas connue, mais qui lui rappelle quelque chose qu'elle ressent et dont elle ne connaît pas le sens. De son côté, Diamanda Galás avait pour père un professeur de mythologie grecque qui lui a donné le goût de la Grèce ancienne. Si elle a refusé de se fonder dans le rêve américain, peut-elle appartenir à un lieu? Sans doute pas.

Je reconnais n'avoir jamais lu Mavrikakis auparavant et, curieusement, ce livre m'a ramené à une partie de mon histoire personnelle. Ma mère voulait une grande admiration à son grand-père Alexandre Carli, véritable héros familial et réputé sculpteur spécialisé dans les œuvres religieuses. Qui était-il vraiment? Comment

a-t-il réussi à inculquer à ses descendants un goût prononcé pour la culture italienne tout en s'identifiant pourtant au caractère francophone de la ville? L'ouvrage de Mavrikakis suggère ce genre de questions.

L'auteure a vécu les années sida. Elle ouvre le livre en rappelant ce fléau qui a fauché une culture à laquelle elle croyait. Galás a placé ce malheur et plusieurs autres au-devant de son ivresse créatrice: « *Chez Galás*, écrit Mavrikakis, le féminin s'affirme dans une connaissance intime de la douleur, de la colère et de l'émotion. Il ne saurait y avoir de féminisme, ou même plus largement d'humanisme ou d'humanité, sans ce féminin de la mesure, dionysiaque, si proche des bacchantes », poursuit celle qui est également professeure en littératures de langue française à l'Université de Montréal.

Elle termine avec un chapitre sur les stridences qui sous-tendent la nécessité politique et esthétique du partage d'un certain inconfort dans l'art de Galás. La diva hors norme a travaillé sur la puissance primitive de la tragédie, jusqu'à l'enfermement et l'humiliation: une approche créée à la fois comme poison et possible médecine, mais qui n'est pas dénuée de sacré. Si l'art peut paraître sordide chez cette pleureuse enragée, il peut aussi devenir le véhicule d'une force lumineuse. Nécessaire.

Collaborateur  
*Le Devoir*

NICOLAS CANTIN

J'ai découvert Nan Goldin il y a vraiment longtemps: un ami m'avait mis entre les mains une vidéo où elle parlait de son travail. Ça m'avait touché, mais pas ébranlé comme ça allait m'ébranler des années plus tard. Ses photos, je les trouve fulgurantes. Elles ne sont ni esthétisantes ni là pour choquer, plutôt comme si Goldin documentait son quotidien et quelque chose de très personnel en même temps. Elle rejoint la vie d'une façon sensible et honnête, elle n'a pas de pudeur, elle se prend aussi en photo. Je crois qu'elle est un peu comme Duras qui disait qu'elle écrivait au bord du gouffre. Je crois que Goldin photographie au bord du gouffre. Son intégrité m'inspire beaucoup. Elle est un repère, elle fait partie de ces artistes photographes qui, comme des étoiles, sont là et me donnent la direction.

J'ai beaucoup lu. Je ne lis plus, je suis vraiment devenu un mauvais lecteur. J'ai picoré ce livre par fragments, à droite et à gauche... Je me rends compte qu'ainsi je finis par le lire 10 fois. J'ai eu besoin de beaucoup de temps pour entrer dans le livre — un livre très simple pour un lecteur averti, qui n'en ferait qu'une bouchée. L'écriture de Delvaux est intéressante: une écriture assez simple, assez directe. J'ai été aimanté par les bouts où Delvaux s'attache à la vie de la photographe, où elle

fait des liens avec sa propre vie. Quand elle la cite: « *J'ai toujours pensé que si je photographiais quelqu'un ou quelque chose suffisamment, je ne perdrais jamais cette personne, je ne perdrais pas la mémoire, je ne perdrais pas le lieu. Mais, au contraire, les photos me montrent combien j'ai perdu.* » C'est très beau. J'ai résisté au début parce que je n'ai pas envie d'intermédiaire entre l'artiste et l'œil qui regarde, et là j'accepte de plus en plus le

regard de Delvaux, la symbolique qu'elle voit, les liens qu'elle fait avec la mythologie et la Gorgone. Elle met des mots sur ce qui l'émeut chez Goldin, ce qu'elle peut percevoir: ça m'a vraiment touché, ça rejoint ma

ception. Ça me donne envie de le lire encore. Et ça me donne envie de retourner voir l'œuvre de Nan Goldin. Un livre, c'est tout un monde. Parfois un livre est tellement petit que c'est impossible de s'y retrouver. Celui-là, j'ai envie d'y revenir. Je vais le lire en vacances, encore.

Collaboration spéciale  
*Le Devoir*DIAMANDA GALÁS  
GUERRIÈRE ET GORGONE  
Catherine Mavrikakis  
Héliotrope  
Montréal, 2014, 107 pagesNAN GOLDIN  
GUERRIÈRE ET GORGONE  
Martine Delvaux  
Héliotrope  
Montréal, 2014, 116 pages

## CULTURE › LIVRES

## Prendre le large



DANIELLE LAURIN

Envie de partir, loin du bitume, de la foule, de la faune dite urbaine? Besoin de larguer les amarres, de sentir le vent du large? Il suffit de plonger dans *Nous étions le sel de la mer*.

Au programme: la mer dans tous ses états. Avec, pour port d'attache, un petit village de la baie des Chaleurs. En prime: une immersion dans le mode de vie, de pensée et de parlure de vieux pêcheurs gaspésiens empreints de nostalgie.

Mais ce n'est que la pointe de l'iceberg de ce roman hybride. Plusieurs fils s'entremêlent dans le cinquième livre de Roxanne Bouchard, découverte il y a près de 10 ans avec *Whisky et paraboles* (Typo), prix Robert-Cliche et Grand Prix de la relève Archambault.

Quête existentielle et quête des origines se renvoient la balle. Tandis qu'une enquête policière piétine. Les mensonges pleuvent. Des fantômes ressortent du placard. Et, tout autour, des amours se font, se défont.

La narration comme telle est le plus souvent au je, un je féminin. Mais se glisse aussi ici et là un narrateur omniscient. Quant à la chronologie, elle est marquée de retours dans le temps. Deux années repères se chevauchent: 1974 et 2007. La première étant celle, charnière, où tout a commencé et la deuxième, celle où évolue l'essentiel de l'action.

Tout cela finit par se placer, on suit. Construction qui s'avère au final remarquable. Rencontrés en cours de route: beaucoup de personnages, très colorés, plus grands que nature, à la limite de la caricature. Dont un faux curé alcoolique et un notaire hyper-minutieux au triple menton.

## Vagues et ressac

On met un certain temps à se faire une idée du portrait d'ensemble. Mais quand ils reviennent dans l'action, qu'ils se mêlent à nouveau à la conversation, facile de reconnaître les personnages. Chacun a ses tics de langage.

Cette manie, chez l'un, de ponctuer son discours de «J'm'en va vous dire que...». Cet emploi abusif, chez un autre, du sacre «saint-ciboire de câlisse» ou encore de «Hiiii» constants... Quand il ne s'agit pas de bégaie-



PIERRE-LUC LANDREVILLE

Conteuse hors pair, Roxanne Bouchard revient avec un roman où se mélange un ton léger au drame.

ments insistants. Peut-être un peu trop systématique comme procédé à la longue. Mais c'est vivant, plutôt comique.

Les dialogues, dans leur oralité brute, dominant. Mais se greffe aussi un langage poétique, qui ne craint pas le lyrisme. Beaucoup de métaphores, parfois un peu trop appuyées. Ou très inspirées, ça dépend des goûts...

L'impression, ici et là, que l'auteur en fait trop. Quelques in-vraisemblances, qui s'amènent de temps en temps. De petits irritants, c'est tout. Grand, grand plaisir de lecture, en réalité. Conteuse hors pair, Roxanne Bouchard.

Le ton d'ensemble est léger. Même si ce qui se joue dans *Nous étions le sel de la mer* est du ressort dramatique. C'est ce mélange-là, surtout, ce dosage, qui caractérise le roman.

## Mère de la mer

Début très accrocheur: un accouchement en mer, près de la baie des Chaleurs. Nous sommes en 1974. Trente-trois ans plus tard, arrive dans un

petit village gaspésien une jeune femme en pleine déprime. On comprend très tôt que l'enfant née dans le bateau, c'est elle: Catherine, élevée à Montréal par des parents adoptifs. On saisit très vite aussi qu'elle a rendez-vous avec sa mère, restée pour elle une inconnue, et qu'elle lui en veut.

Un rendez-vous manqué, sur toute la ligne. C'est le cœur de l'histoire. Le cœur du drame. Drame qui va nous conduire dans le passé de la mère en question, une navigatrice en solitaire, une femme libre, mystérieuse, séduisante. Et fauteuse de troubles, si l'on en croit les gens du village où aboutit sa fille. Trop tard.

Un corps sera repêché dans les filets d'un bateau de pêche. Stupeur, branle-bas de combat dans le village où tout le monde se connaît et où les couteaux volent bas. Un enquêteur fraîchement débarqué de Montréal sera chargé d'élucider l'affaire. Il se heurtera à l'hermétisme des villageois, tandis que sa vie personnelle, amoureuse, à l'image de son enquête, sera remise en question de fond en comble.

Voilà pour l'essentiel de l'action. Rebondissements

«Ceux qui vont en mer le savent: ce qui est déposé sur la vague se brise et se reconstruit constamment. Autrement.»

Extrait de *Nous étions le sel de la mer*

multiples, que l'on suit, à l'affût, tandis qu'on voit la Catherine née en mer se chercher, enquêter sur ses origines. Roman du ressourcement, finalement, *Nous étions le sel de la mer*. Comme un appel d'air, un vent de liberté.

NOUS ÉTIIONS LE SEL DE LA MER  
Roxanne Bouchard  
VLB  
Montréal, 2014, 360 pages

## ESSAI

## L'essor des médias parallèles

MICHEL LAPIERRE

La formule «quatrième pouvoir» devient criante de vérité pour désigner les médias lorsqu'en 2010 l'organisme WikiLeaks les révolutionne en dévoilant sur le Web des câbles diplomatiques américains. La notion de secret d'Etat s'en trouve ébranlée. Publié sous la direction de Normand Baillargeon, l'ouvrage *Mutations de l'univers médiatique* analyse l'émergence d'un «journalisme citoyen» où la démocratisation ne connaît plus de limites.

Issu d'un colloque organisé l'an dernier par le magazine *À bâbord!*, l'une des voix de la gauche québécoise, le livre rassemble une dizaine de contributions. On y trouve notamment celles de Stéphane Baillargeon, journaliste au *Devoir*, de Simon Jodoin, rédacteur en chef du hebdomadaire *Voir*, et de Marc Laurendeau, figure chevronnée du monde médiatique.

Membre du collectif d'*À bâbord!*, l'essayiste et chroniqueur Normand Baillargeon présente, dans l'introduction, le proche avenir des médias comme une reconfiguration de leur économie et de leur nature au point de s'interroger sur la survie des journaux, des revues et de la télévision traditionnelles. Il a la clairvoyance d'établir que l'enjeu fondamental sera politique: «la participation citoyenne à la conversation démocratique».

Le sociologue Philippe de Grosbois souligne le rôle-clé des médias sociaux qui peuvent pousser les médias traditionnels à traiter d'un sujet négligé pour rendre l'information plus objective. Le printemps érable a donné, en 2012, un élan remarquable à ce discours médiatique parallèle qui révéla l'usage de bombes assourdissantes dans

la répression policière.

Le journalisme citoyen pratiqué ici par le GAPP (Guet des activités paralogiques, propagandistes et antidémocratiques), dont des membres ont pris part à la rédaction du livre, correspond à plusieurs expériences semblables à travers le monde. Cette effervescence médiatique parallèle est souvent l'expression de courants sociaux récents, comme le mouvement Occupy Wall Street ou encore celui des Indignés.

Les tensions entre le journalisme citoyen et la plupart des médias traditionnels reflètent l'incapacité fréquente de ces derniers «de rendre compte des turbulences» de notre société

## Constant présent

Les tensions entre le journalisme citoyen et la plupart des médias traditionnels reflètent, comme le perçoit si bien Grosbois, l'incapacité fréquente de ces derniers «de rendre compte des turbulences» de notre société à cause de leur soumission «aux puissances économiques et politiques» ou, au pire, parce qu'ils sont «un des visages de l'ordre dominant». Il reste qu'un danger guette autant les médias parallèles que le journalisme institutionnel qui tâche de rivaliser avec eux.

La recherche de l'instantanéité que commande la révolution médiatique risque, Stéphane Baillargeon insiste là-dessus avec raison, de mener à la superficialité, voire au nombrilisme. La perte de l'originalité critique de la démocratisation ne servirait alors que les puissants qui s'efforcent d'assagir l'opinion pour la rendre anodine.

Collaborateur  
Le Devoir

MUTATIONS DE L'UNIVERS MÉDIATIQUE MÉDIAS TRADITIONNELS ET NOUVEAUX  
Sous la direction de Normand Baillargeon  
M éditeur  
Mont-Royal, 2014, 152 pages

Gaspard LE DEVOIR	
PALMARÈS	
Du 9 au 15 juin 2014	
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR

## Romans québécois

1	Fanette • Tome 7 Honneur et disgrâce	Suzanne Aubry/Libre Expression	1/2
2	La vie sucrée de Juliette Gagnon • Tome 1	Nathalie Roy/Libre Expression	2/4
3	Un voisinage comme les autres • Tome 2 Un été décadent	Rosette Laberge/Les Éditions réunies	-/1
4	Les années de plomb • Tome 2 Jours de colère	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	3/5
5	Les héritiers du fleuve • Tome 3 1918-1929	Louise Tremblay/D'Essiembre/Guy Saint-Jean	4/10
6	Métis Beach	Claudine Bourbonnais/Boréal	6/6
7	Mensonges sur le Plateau-Mont-Royal • Tome 2	Michel David/Hurtubise	5/12
8	Confessions d'une célibataire... incorrigible	M. J. Normandin/Les Éditions réunies	8/5
9	Ces mains sont faites pour aimer	Pascal Wilhelmy/Libre Expression	7/6
10	Mensonges sur le Plateau-Mont-Royal • Tome 1	Michel David/Hurtubise	10/12

## Romans étrangers

1	Le bleu de tes yeux	Mary Higgins Clark/Albin Michel	1/4
2	Central Park	Guillaume Musso/XO	3/11
3	Muchachas • Tome 3	Katherine Pancol/Albin Michel	-/1
4	Une autre idée du bonheur	Marc Levy/Robert Laffont   Versilio	2/7
5	Joyland	Stephen King/Albin Michel	4/4
6	L'allée du sycamore	John Grisham/Lattès	5/5
7	Ceux qui tombent	Michael Connelly/Calmann-Lévy	-/1
8	Adultère	Paulo Coelho/Flammarion	-/1
9	Te désirer	Julie Kenner/Michel Lafon	-/1
10	La patience du diable	Maxime Chattam/Albin Michel	-/1

## Essais québécois

1	Poing de mire	Normand Lester/Homme	1/9
2	Constituer le Québec. Pistes de solution pour une...	Roméo Bouchard/Atelier 10	2/4
3	La revanche des moches	Léa Clermont-Dion/VLB	3/10
4	Les racines de la liberté	Collectif/Nota bene	-/1
5	Contes et comptes du prof Lauzon • Tome 5	Léo-Paul Lauzon/Michel Brûlé	5/2
6	Paradis fiscaux : la filière canadienne	Alain Deneault/Écosociété	4/16
7	Les champs de bataille. Histoire et défis de l'agriculture...	Roméo Bouchard/Écosociété	-/1
8	Les Parisiens sont pires que vous ne le croyez	Louis-Bernard Robitaille/Denoël	-/1
9	Derrière l'état Desmarais : Power	Robin Philpot/Baraka	-/1
10	L'afghanicide	Martin Forques/VLB	10/6

## Essais étrangers

1	Le capital au XXI <sup>e</sup> siècle	Thomas Piketty/Seuil	1/6
2	La vérité sur les médicaments	Mikkel Borch-Jacobsen/Édito	3/18
3	Plaidoyer pour l'altruisme. La force de la bienveillance	Mathieu Ricard/NIL	4/33
4	La grande vie	Christian Bobin/Gallimard	2/14
5	Le corps des femmes	Madeleine Chapsal/Fayard	-/1
6	Les somnambules. Été 1914, comment l'Europe...	Christopher Clark/Flammarion	10/2
7	Construire l'ennemi. Et autres écrits occasionnels	Umberto Eco/Grasset	8/3
8	Regarde les lumières, mon amour	Annie Ernaux/Raconter la vie/Seuil	5/6
9	Les Romanov. Une dynastie sous le règne du sang	Hélène Carrère d'Encausse/Fayard	-/1
10	Les personnages de Lucky Luke et la véritable histoire...	Collectif/Historia	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

## LITTERES FRANCOPHONES

## Retour aux sources rwandaises

LISE GAUVIN

Après *Notre-Dame du Nil* (Gallimard, 2012), qui a valu à Scholastique Mukasonga le prix Renaudot, cette romancière née au Rwanda et installée en Normandie, que la critique française a désignée comme «la pharaonne noire du Calvados», revient aux sources de son enfance et de l'imaginaire qui l'a formée. Alors que *Notre-Dame du Nil* se passe dans un pensionnat huppé de jeunes filles tenu par des Blancs, où sévit une forme de discrimination envers les Tutsis, *Ce que murmurent les collines* s'inspire des contes, légendes et histoires puisés dans le patrimoine culturel rwandais. Ces textes regroupés sous le nom de «nouvelles» empruntent pourtant aussi bien à la tradition orale qu'aux documents transmis par les historiens.

Ainsi fonctionne le premier récit, *La rivière Rukabara*, dont le sujet est la relation toute particulière que la narratrice entretient avec la rivière de son enfance, qui l'aurait guérie d'une blessure à la tête et, ce faisant, aurait déterminé sa vocation d'écrivaine. Une partie de la nouvelle retrace ensuite la topographie des lieux, telle que l'a décrite l'explorateur d'origine polonaise Richard Kandt, à la recherche

de la source du Nil. Puis viennent, à pleines pages, les *Notes à l'intention des lecteurs curieux* qui donnent la référence précise des documents consultés et invitent à poursuivre l'investigation. De cette façon, les explications souvent ajoutées aux romans francophones et dont la fonction est de traduire, pour un destinataire étranger à la culture d'origine, les mots ou les coutumes décrites prennent ici un relief singulier. Ces notes ne sont plus en marge du récit, ni données en bas de page ou réduites à un rôle congru, mais l'accompagnent

«Le plus grand malheur qui soit arrivé aux Rwandais, écrit la narratrice, est d'habiter aux sources du Nil»

et le complètent: elles servent de quelque sorte d'épilogue et de prolongement à un texte dont elles accréditent la légitimité et qu'elles inscrivent dans une perspective historique. Mais ne savait-on pas déjà que la nouvelle est un genre caméléon, qui prend les formes les plus diverses et les plus inattendues?

## Peu de livres

Un autre récit explique le sens d'une amulette, un

grigri que la narratrice porte autour de la taille et qui lui rappelle une légende racontée par sa mère afin de contredire la version officielle produite par les missionnaires à propos d'une croix de bois érigée au sommet d'une colline.

Peu de livres étaient alors à la disposition des enfants. L'une des nouvelles commence par ces mots: «Longtemps je n'ai cru qu'il n'existait au monde que deux livres, la Bible de mon père et Matins d'Afrique, le manuel de lecture qu'en classe Félicien, notre instituteur, nous distribuait parcimonieusement.» C'est dans ce manuel que l'enfant apprend l'histoire de Titi-carabi, un chien doué de la parole qui fit les beaux jours du village où il s'était installé. Histoire que d'autres enfants, plus tard, se chargeront de démystifier.

Il est aussi question des contes de Blancs dans lesquels les garçons choisissent leurs épouses sans demander l'accord des parents et les filles leurs maris sans l'appui de la tante paternelle. On y décrit encore l'apartheid subi

par Cyprien le Pygmée, rejeté aussi bien par les maîtres que par ses camarades de classe:

après avoir quitté son pays d'origine, celui-ci deviendra un médecin réputé. En toile de fond à l'ensemble des récits, les références au conflit séculaire opposant Tutsis et Hutus.

«Le plus grand malheur qui soit arrivé aux Rwandais, écrit la narratrice, est d'habiter aux sources du Nil, là où, depuis l'Antiquité, s'était déposé le mythe d'une contrée originelle, d'un paradis perdu et inaccessible.» Ce malheur a engendré par contre un imaginaire fécond et une célébration de la vie que les récits réunis sous le titre *Ce que murmurent les collines* déploient dans une prose souple, qui laisse toute la place aux points de vue des personnages. Un art de la nouvelle revisité avec bonheur.

Collaboratrice  
Le Devoir

CE QUE MURMURENT LES COLLINES  
Scholastique Mukasonga  
Gallimard  
Paris, 2014, 139 pages

## CULTURE › LIVRES

## Quand Socrate et Voltaire se ramènent



LOUIS CORNELIER

**S**i Socrate débarquait au Québec aujourd'hui, il enquiquinerait assurément bon nombre de discoureurs publics avec ses incessantes questions visant à soumettre ses interlocuteurs à l'épreuve de la vérité. Pour donner une idée du réjouissant spectacle auquel une telle éventualité nous permettrait d'assister, Robert Aird, historien de l'humour au Québec, et Yves Trotter, philosophe et auteur de textes d'humour, ont inventé de nouveaux dialogues socratiques adaptés au Québec actuel.

Dans *Qu'en dis-tu, Socrate?*, ils ont, avec un plaisir contagieux, imaginé Socrate « déboulonnant les arguments souvent spécieux de nos rhéteurs contemporains ». Le résultat, inspiré « très librement du *Gorgias* de Platon », fait sourire et réfléchir, même s'il ne contient pas vraiment d'arguments nouveaux.

En ouverture de programme, Socrate, sur l'agora d'Athènes où les enjeux québécois sont maintenant à l'honneur, rencontre Miltonos, avatar de l'économiste néolibéral Milton Friedman, qui défend les lois du marché et la « main invisible » de l'économie, tout en pourfendant l'intervention étatique. En quelques questions opportunes, Socrate fait ressortir les contradictions de son interlocuteur. « *Les puissants, conclut-il, savent qu'ils ne doivent pas mordre la main invisible qui les nourrit et qui, par l'entremise de la législation, organise le marché pour assurer leur prospérité.* »

Le philosophe, par la suite, croquera le fer argumentatif avec Entrepreneurs et Ploutocrates, qui tentent de justifier les accointances entre les entreprises et l'État; avec Austérités, qui veut repousser l'âge de la retraite sous de faux prétextes; avec Prohibitifs, qui s'acharne à vouloir criminaliser les drogues, malgré l'évidence de l'échec de cette lutte; avec Punitifs (avatar du sénateur Boisvenu), qui s'en prend à la clémence du système judiciaire au mépris des conclusions de la recherche scientifique; avec Révisionnisme, qui veut gommer l'histoire nationale de l'enseignement de cette matière au profit de l'histoire sociale; et avec Ministrempos, qui souhaite augmenter les droits de scolarité au nom du principe de la « juste part », que Socrate réclame en rappelant notamment que l'éducation est un bien collectif.

Aird et Trotter, à bon droit, s'amuse et nous amusent, mais les dialogues qu'ils nous offrent ont surtout le mérite d'exposer simplement la faiblesse de certains échafaudages argumentatifs qui s'imposent comme des évidences au Québec. En une dizaine de pages, par exemple, le Socrate fictif des auteurs démolit les raisons invoquées par Alergentos pour justifier l'exploitation du gaz et du pétrole de schiste. En vingt pages, il illustre la non-pertinence de la prière identitaire chère à Xénophobe (avatar du maire Jean Tremblay) et la fragilité des arguties juridiques d'Avocados, adversaire d'une laïcité stricte.

Le vrai Socrate n'est plus, mais rien n'interdit, suggère ce livre, de réactiver son esprit pour dégonfler les tares de notre époque.

## Socrate sérieux

Le philosophe Daniel Desroches, lui, et ce n'est pas un défaut, n'est pas drôle. Dans *La philosophie comme mode de vie*, il ne propose pas un retour de Socrate, mais plutôt un retour à Socrate et aux principales écoles de l'Antiquité gréco-romaine: cynisme, scepticisme, épicisme, stoïcisme et vie contemplative (Platon et Aristote).



SOURCE GÜNTER JOSEF RADIG / CC

Adversaire résolu de la théorie cartésienne de l'animal-machine, Voltaire, toujours énergique et clair, évoque la souffrance des animaux, de même que leur potentiel de connaissance et de sentiment.

Convaincu, par sa lecture des textes antiques et de l'œuvre de l'helléniste Pierre Hadot, que la philosophie « *ne trouve pas sa source dans un discours savant, érudit ou spécialisé, mais plutôt dans des attitudes existentielles, des pratiques de vie et des genres d'existence* », Desroches plaide, avec intelligence et raffinement, pour une pratique de la philosophie qui change concrètement la vie, qui permet de vivre en cohérence avec soi-même, avec les autres, avec le monde et qui fournit le discours rationnel à même de justifier ce choix.

L'approche de Desroches, au fond, s'apparente à celle des Comte-Sponville, Ferry et Onfray, mais le philosophe québécois, fidèle en cela à un certain discours universitaire qui méprise ces auteurs, réclame cette parenté au nom de la rigueur. Il range même les œuvres de ces philosophes populaires, qu'il ne nomme jamais, dans la catégorie d'une « *certaine littérature qui aborde les thèmes de la philosophie* ».

Or, l'œuvre de Desroches, bien qu'intéressante, voire solide, n'a pas la fluidité, l'élégance et le charme de celles qu'elle regarde de haut. Elle est affectée d'un luxe de détails qui lui fait perdre en efficacité et en plaisir de lecture ce qu'elle gagne en précision. Elle finit par contredire, par là, sa thèse selon laquelle la philosophie n'est pas qu'une affaire de spécialistes.

## Voltaire et le végétarisme

Voltaire, dont la santé était chancelante, évitait de manger viande et poisson. Il était donc devenu, sur le tard, végétarien. Son œuvre contient d'ailleurs plusieurs passages dans lesquels il défend cette doctrine, non d'abord pour des raisons diététiques, mais principalement pour des raisons anthropologiques, théologiques et morales.

On doit au Français Renan Larue, chercheur postdoctoral Banting en littérature à l'Université de Montréal, cette redécouverte d'une facette méconnue de l'œuvre du grand écrivain, illustrée par les extraits réunis dans *Pensées végétariennes*.

Adversaire résolu de la théorie cartésienne de l'animal-machine, Voltaire, toujours énergique et clair, évoque la

souffrance des animaux, de même que leur potentiel de connaissance et de sentiment. Il qualifie de « *sanglante glotonnerie* » et de « *boucherie universelle* » l'habitude de manger de la viande.

Le déiste qu'il est cite même la Genèse pour rappeler que l'alliance avec Dieu inclut les animaux et il ne cesse de faire l'éloge des hindous végétariens. « *Il n'y a certainement que l'usage qui puisse diminuer en nous l'horreur naturelle d'égorger un animal que nous avons nourri de nos mains* », écrit-il avec des mots qui nous parlent encore.

louisco@sympatico.ca

## QU'EN DIS-TU, SOCRATE?

Robert Aird et Yves Trotter  
VLB  
Montréal, 2014, 160 pages

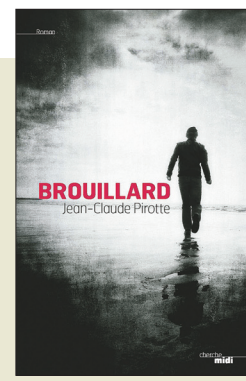
## LA PHILOSOPHIE COMME MODE DE VIE

Daniel Desroches  
Presses de l'Université Laval  
Québec, 2014, 406 pages

## PENSÉES VÉGÉTARIENNES

Voltaire  
Édition établie par Renan Larue  
Mille et une nuits  
Paris, 2014, 72 pages

## LA VITRINE

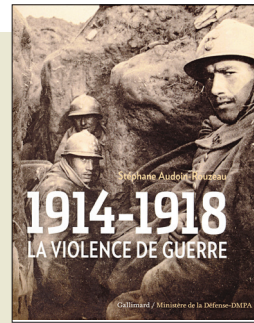


ROMAN

**BROUILLARD**  
Jean-Claude Pirotte  
Cherche midi  
Paris, 2013, 141 pages

Sa mort, survenue le 24 mai dernier, Jean-Claude Pirotte l'avait annoncée depuis quelque temps. Il allait de la poésie au roman sans paraître s'en apercevoir. Écrire, ce n'est rien: s'écrire soi, c'est une autre paire de manches. C'est sonner à sa propre porte avec l'idée que quelqu'un va nous répondre. Pirotte a publié une quarantaine de livres, chez de petits éditeurs la plupart du temps. Il avait été avocat en Belgique, puis condamné pour avoir aidé un client à s'évader de prison. Plutôt que d'obtempérer, il s'était enfui en France. Une cavale de cinq ans. Le narrateur de *Brouillard* est un double de Pirotte. Atteint de cancer, il prend sa chimiothérapie pour prétexte à revoir son enfance, son entrée dans l'âge d'homme. Les livres d'auteurs aimés — Joubert, Dhôtel, Arland — le soutiennent. Peu lui chaut que la rumeur littéraire les ait oubliés. « *J'ai dépassé la septantaine et je n'ai cessé durant toutes ces années de me consacrer à ma disparition* », écrit-il. À la rentrée paraîtra chez le même éditeur *Portrait craché*, dont j'ai pu lire les épreuves non corrigées et qui dit sans ambages une détresse. En venir à cet état d'absence, afin de quoi, donc? D'accueillir la mort et en quelque sorte de lui faire place nette.

Gilles Archambault



LIVRE HISTORIQUE

**1914-1918**  
LA VIOLENCE DE GUERRE  
Stéphane Audoin-Rouzeau  
Gallimard  
Paris, 2014, 153 pages

La guerre photographiée « au ras du sol », la réalité quotidienne de la guerre à travers l'œil du combattant-photographe, c'est ce que propose l'historien Stéphane Audoin-Rouzeau, qui a réuni les photographies de trois officiers de l'armée française. Henri Pétin, Jean Pochard et Robert Musso ont vu, vécu et documenté la guerre de 1914-1918 malgré l'interdit. Au fil de ces 120 clichés inédits, la violence de la guerre se lit dans les paysages dévastés, sur les corps fatigués et mutilés des combattants, dans l'interminable et angoissante attente des tranchées, ainsi qu'à l'arrière-front au moment de panser les blessures et de prendre un peu de repos. Loin de l'image officielle de la guerre héroïque, ces archives permettent à ce spécialiste de la Grande Guerre de montrer et de commenter les différentes facettes de l'expérience combattante et, à travers elle, c'est la violence même qui se donne à voir, « *violence sans laquelle toute approche du premier conflit mondial constitue une proposition absurde* ».

Renaud Lussier



ALBUM JEUNESSE

**DES POUX PLEIN LA TÊTE**  
David Shannon  
Traduction française de Josée Leduc  
Éditions Scholastic  
Toronto, 2014, 32 pages

Le quatrième de couverture nous met en garde: « *Ce livre vous donnera des démangeaisons.* » Il est vrai que ce petit guide de la planète « poux », hilarant dans sa forme éclatée et colorée tout en restant fort instructif sur les moyens de lutter contre ces petites bêtes indésirables, peut provoquer quelques grattements de tête... Les illustrations en très gros plan (et parfois même un peu trop gros plan...) de ces bibittes honteuses feront imaginer le pire aux grands, mais ont un étonnant effet de dédramatisation chez les lecteurs témoins d'âge scolaire et préscolaire qui ont servi de cobayes à cette vitrine. C'est que cette petite plaquette amusante du Californien David Shannon fait comprendre que n'importe qui peut être victime d'une infestation de ces parasites indésirables, mais surtout qu'il existe des moyens efficaces de s'en débarrasser. Voilà donc un bel outil d'éducation qui permet de briser des préjugés persistants et de rigoler un bon coup, même quand on est grand.

Amélie Gaudreau

**LE QUÉBEC ET L'IRLANDE**  
CULTURE, HISTOIRE, IDENTITÉ

SOUS LA DIRECTION DE  
Linda Cardinal,  
Simon Jolivet  
et Isabelle Matte

**SEPTENTRION**.QC.CA  
25 ans • 1988-2013 TOUJOURS LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

Jacques de Courson  
André Joyal  
Avec la collaboration de  
Luciana Vargas Netto Oliveira

**À LA DÉCOUVERTE DU BRÉSIL**

Jacques de Courson et André Joyal  
Avec la collaboration de Luciana Vargas Netto Oliveira

**À LA DÉCOUVERTE DU BRÉSIL**  
delbussoediteur.ca • en librairie • 19,95\$

**DEL BUSSO**  
ÉDITEUR